EDITO

Traditionnellement, la revue de l'Association vaudoise des écrivains - AVE - a toujours fait la part belle à la poésie. Ce numéro, plus que jamais, la met à l'honneur en se faisant le reflet d'un projet qui a vu le jour sous l'impulsion de la Bibliothèque publique d'Yverdon-les-Bains et de son chargé de projets, Pierre Pittet. Durant quelques trois mois, c'est la ville d'Yverdon qui s'habille de rimes et d'images. Portés par l'enthousiasme du concepteur de l'événement, les poètes de l'AVE prennent possession des places publiques, des vitrines de la bibliothèque et des boutiques, entrent en dialogue avec de jeunes illustrateurs et leur donnent la réplique, s'invitent sur scène et font de ce numéro de Sillages l'écrin de cette rencontre entre deux arts qui se nourrissent l'un de l'autre.

Du 7 mai au 14 juillet, vers et dessins s'exposent en plein air, essaiment dans la ville à la rencontre du public, s'immiscent dans le quotidien des Yverdonnois et les invitent à débusquer l'art au hasard de leurs courses et pérégrinations. Même la bibliothèque et les caves du château bruissent de toute une série d'activités autour des métiers de l'illustration et de l'écriture poétique : d'atelier en déclamation, de scène ouverte en déambulation. Quant au vernissage prévu le 6 mai à 18h30, il sera agrémenté par un inédit posthume de Jean-George Martin, lauréat du prix des écrivains vaudois en 1987.

Le vendredi 27 juin dès 18h30, la troupe des ArTpenteurs promène la poésie sur les pavés yverdonnois. Sous la voûte des Caves du Château, les comédiens prêtent ensuite leur voix aux poètes qui le souhaitent lors d'une scène ouverte agrémentée de musique.

En votre nom à tous, je remercie sincèrement la Bibliothèque publique de nous avoir concocté cet alléchant programme, la ville d'Yverdon de son intérêt pour notre association et pour ses membres, ainsi que tous les artistes qui se sont prêtés au jeu. Ces réjouissances nous permettront de démarrer en beauté les festivités du 70e anniversaire de l'AVE, lesquelles se poursuivront par une exposition commémorative à la bibliothèque Chauderon du 9 octobre au 8 novembre, deux tables rondes et un concours littéraire.

Mais trêve de mises en bouche… Place à la poésie !

Sabine Dormond - Présidente

TABLE DES MATIÈRES

1 – EDITO *Sabine Dormond - Présidente*

POÉSIE

7 – POMME DE SODOME *Bruno Mercier*
illustration d'Ariane Nicolier

9 – Volutes noires voile ou nuage ? *Claire Krähenbühl*

10 – RIZK(I) *Franco De Guglielmo*
illustration de Bernard Reymond

12 – Ô PRUNELLE, T'EN SOUVIENS-TU ? *Maria Zaki*
illustration de Bruno Arts

14 – MÉLANCOLIE *Danielle Risse*

15 – FRAÎCHEUR CRISTALLINE *Danielle Risse*
illustration de Constance Allaz

17 – COLONNE BLOCHER *Bruno Mercier*

18 – L'ARBRE ET L'OISEAU *Jacqueline Thévoz*
illustration de Diane Georges

20 – UN TESTAMENT NEUF *Luce Peclard*

21 – JE VOUDRAIS ÊTRE UN ARBRE *Catherine Gaillard-Sarron*

22 – LE FOND ET LA PISTE *Luce Peclard*
illustration de Gilles-Emmanuel Fiaux

24 – SKIEUR *Jean-Yves Dubath*

26 – LA PETITE MÉSANGE *Maria Zaki*
illustration de Julien Cachemaille

28 – L'OISEAU DANS LE PAYSAGE *Pierrette Kirchner-Zufferey*

29 – MÉSANGE ET BOULE DE SUIF *Bernard Dutoit*

30 – PLUME *Benjamin Jichlinski*
illustration de Magali Eggli

30 – DIVAGATION *Benjamin Jichlinski*

32 – GARE *Jean-Luc Chaubert*
illustration de Marie-Claude Eseli

34 – RAILS *Jacques Herman*

35 – L'enfant au petit train en bois *Jean-Luc Chaubert*

36 – ESCALIER AUX FEUILLES MORTES *Bernard Dutoit*
illustration de Monsieur-O

36 – Reprenant vin et café *Josette Pellet*

38 – DANSE AVEC LA BRUME… *Catherine Gaillard-Sarron*
illustration de Sarah Dousse

40 – JOIE *Jacqueline Thévoz*

41 – SOLSTICES *Jean-George Martin*

42 – PORTRAIT *Jean-George Martin*

43 – SOUCHES OU RACINES OU AÏEUX *Jean-George Martin*

44 – UNE ÉTOILE EST… *Éric Giuliana*

45 – HOMMAGE AU LITCHI *Jacqueline Thévoz*

45 – Retour de voyage – *Jo(sette) Pellet*

46 – Où sont les fêtes de vingt ans *Mousse Boulanger*

46 – Je n'écris plus le mot *Mousse Boulanger*

47 – Un bouquet d'anémones *Mousse Boulanger*

47 – Si tu manques de lumière *Mousse Boulanger*

48 – QUATRE ÉLÉMENTS *Jacques Herman*

49 – ET LE CIEL *Jacques Herman*

50 – BOULIER-COMPTEUR *Jacques Herman*

51 – *Tombouctou Ô Tombouctou !* — *Nétonon Noël Ndjékéry*

52 – REQUIEM POUR UN SOURIRE-SOLEIL — *Nétonon Noël Ndjékéry*

54 – ÉLÉGIE CAUCASIENNE — *Jean-Yves Dubath*

56 – J'AI RENCONTRÉ UN ANGE — *Francis Richard*

57 – CHAOS — *Franco de Guglielmo*

57 – CASINO — *Franco de Guglielmo*

58 – LA RÉBELLION DES POÈTES — *Yahn Aka*

60 – LE TEMPS — *Roger Chanez*

60 – SONGE AU JARDIN — *Roger Chanez*

61 – LA FONTAINE ET LE SAULE — *Jean-Marie Brandt*

62 – UN MOT N'EST JAMAIS SEUL — *Jean-Marie Brandt*

63 – LA CHAPELLE… — *Alfred Herman*

64 – VOTRE ÉCRIN… — *Alfred Herman*

65 – J'AI VU PASSER… — *Alfred Herman*

66 – LES COLOMBES DU SAINT ESPRIT — *Luce Péclard*

66 – VIGNE VIERGE — *Luce Péclard*

67 – PONT SUSPENDU — *Luce Péclard*

PROSE

68 – LES ADOLESCENTS — *Pierrette Kirchner-Zufferey*

70 – MOTTO : — *Benjamin Dolingher*

72 – COINTRIN : D'UN MARÉCAGE, ILS ONT FAIT UN AÉROPORT — *Robert Curtat*

74 – ÉCOLE BUISSONNIÈRE — *Jean-Luc Chaubert*

76 – ARRÊT DE BUS — *Jacques Bron*

77 – IMPRO SUR LE STADE DU MIROIR, DERNIER ESPOIR POUR TOUS — *Pierre Yves Lador*

78 – LE STADE DU MIROIR ? EXPLICATION DU CONCEPT ! — *Chris Koufrine*

80 – CHUTE DE DAMES — *Chris Koufrine*

81 – LA TRAQUE — *Éric Giuliana*

81 – BARBECUE FATAL — *Éric Giuliana*

82 – LE DERNIER TOUR — *Éric Giuliana*

82 – AU BOUT DU COULOIR — *Éric Giuliana*

82 – ÉPIQUE PARTIE DE TRIC-TRAC AVEC L'ÉTONNANT « MONSIEUR » VASIL — *Zeki Ergas*

85 – ALCESTE SANS BICYCLETTE — *Hèlène Dormond*

86 – PRENONS DE L'AVANCE SUR LA FÊTE — *Pierrette Kirchner-Zufferey*

89 – LA LIGNE MARGINALE — *Luciano Cavallini*

91 – À TEMPS PERDU — *Olivier Chapuis*

92 – AUTANT EN EMPORTE LE TEMPS — *Sabine Dormond*

RECENSIONS

94 – SYRIE – LES HIRONDELLES CRIENT
Jo(sette) Pellet — *Francis Richard*

96 – Don Quichotte sur le retour
Sabine Dormond — *Daniel Fattore*

98 – Un été de trop
Isabelle Aeschlimann — *Francis Richard*

100 – La causerie Fassbinder
Jean-Yves Dubath — *Francis Richard*

102 – Le sous-bois
Anne-Frédérique Rochat — *Francis Richard*

104 – Chambranles et embrasures
Pierre Yves Lador — *Francis Richard*

106 – Gens du lac
Janine Massard — *Jean-Michel Olivier*

108 – Les frontalières
Mousse Boulanger — *Francis Richard*

110 – Babylone
Baptiste Naito — *Elisabeth Vust*

112 – Pour quelques stations de métro
Gilles de Montmollin — *Julien Sansonnens*

114 – Ne neige-t-il pas aussi blanc chaque hiver ?
Silvia Ricci Lempen — *Francis Richard*

CARNET NOIR

116 – Luciana GRISSEMANN — *Michel (Didi) Dizerens-Poget*

117 – JEAN-VINCENT VERDONNET (1923 – 2013) — *Luce Péclard*

CRÉDITS

POMME DE SODOME

J'ouvre la porte du désert,
Magie sans loquet ni battant.
Un vortex de nuages dévisse.
Quelques obsidiennes brillent.

La fumée blanche des dunes,
Panache de sable au vent sec,
Recouvre les veines magmatiques,
Noires, rouges, de filons scoriacés.

Chatons de mimosas jaune d'or,
Myrrhes, gommiers d'Arabie,
Tubercules de pommes de Sodome
Roses d'outremer[1], couleurs d'Afrique.

L'écorce rougeâtre entaillée
D'arbres à encens perle
De gouttelettes ivoirines ;
On racle, globules de résine !

L'indigo, le rouge latérite
D'étoffes de caravansérail,
Troc de marchands de Bamako,
Egaient nos nuits insomniaques.

Fou-rire de retour de méharée :
De regs en ergs, l'explorateur
Fredonne l'épitaphe de son cru :
«Ailleurs est plus beau que demain»[2]

Les dépouillés sont ceux qu'aime
Le désert.

Bruno Mercier
hommage à Théodore Monod

1 - Rose trémière
2 - Citation de Paul Morand

Illustration | Ariane Nicolier

Volutes noires voile ou nuage ?
Du cœur blessé s'envole
comme un oiseau hors de la boîte !

L'horloge chante les heures
une reine en deuil s'interroge

Quelle main blanche ouvre la cage ?
On dirait qu'un oiseau sans ailes
compte les heures chante minuit

Au douzième coup se fermera
la porte sur le carrosse du rêve
Minuit tout vol suspendu

Ailleurs un papillon de nuit
s'affole contre le volet

Claire Krähenbühl
Pour Ariane Nicolier

RIZK(l)

Elle m'appelle lolo,
parfois loulou.
Elle m'attend sur le seuil d'une vie imaginée
sans jamais me demander la clé.
Elle se maquille d'expressions asymétriques
dans l'intuition que le mystère me séduit.
Elle cache son corps aux lumières
même après l'avoir offert à mes désirs.
Et quand je pars,
elle accepte sans résignation.
Que le temps oublie ses raisons
pour que je nous habitue à cette passion.

Franco De Guglielmo

Illustration | Bernard Reymond

Ô PRUNELLE, T'EN SOUVIENS-TU ?

Ô prunelle, t'en souviens-tu ?
Quand tu étais perdue
Au-delà du présent
Quand la paupière
Tremblait sur le qui-vive
Et la poussière ricanait
Au tournant des cils

Ô prunelle, t'en souviens-tu ?
Quand tu contemplais
En silence et sans témoin
Les traces de l'éternel
C'était à la frontière
Entre l'invisible et l'entrevu
Le manifeste et le disparu

Ô prunelle, t'en souviens-tu ?
Je sais que tu es fatiguée
De tout ce que tu as vu
À ne plus savoir
De quelles larmes couler
Entre le meilleur et le pire
Ni quelle ligne du cœur
Suivre
Mais le regard demeure
À vivre

Maria Zaki
2014

Illustration | Bruno Arts

MÉLANCOLIE

Mes années fuient
Emportant avec elles
Les ombres voilées de ma jeunesse.

Entre le cœur et l'esprit
Demeurent encore
Ces lambeaux de rêves
suspendus aux étoiles.

Sur la corde du temps,
Un homme passe, dos courbé
Épuisé, il avance
Dans le resserrement de sa vie.
Vieillit
Il n'entend plus
Que le murmure de ses nuits sans lune.

Seule
Je regarde celui qui s'en va
Il est d'ici
Je suis de nulle part.

Sous le vent,
Un rire de cristal se brise.

Une larme
À la mémoire de mon père
Coule sur le miroir de l'oubli.

Danielle Risse

FRAÎCHEUR CRISTALLINE

Les premiers froids
Figent les fontaines.
L'horizon s'incline au passage d'une silhouette en redingote noire.
Balayée par le vent d'octobre
La place du Palais se vide.
Ne reste que les pensées perdues
D'une ville au parfum d'autrefois.

L'homme disparaît suivi par son ombre.
Résonne au loin le carillon de Saint Isaac
Voilée de brume
La colonne Alexandre
Frissonne
Il n'y a plus que le silence
Et cette fraîcheur cristalline.

Beauté étrange et mystérieuse
D'une fin du jour toute en poésie

Restée seule, je traverse la toile de mes rêves

Les mots comme la vie
Ferment la porte du temps qui passe.

Danielle Risse
18 septembre 2013

Illustration | Constance Allaz

COLONNE BLOCHER

Saint Petersburg
Place du Palais,
Aleksander Blok
Rêve de symbolisme.

Berne,
Place du Palais.
Déboulonnez le socle,
Sophocle suffoque,
Erasmus tousse.
Colonne érigée
Par Blocher erreur,
Tsar de Suisse idée.
Bloc hérétique,
Erratique enragé,
Mur, fermeture.
Dévissez la dictature,
Renversez la colonne !
Attention au mercure.
Seveso, Bhopal,
Conseil Fédéral.
Zappés, l'infographie,
Le fact checking.
On a voté
Sans connaître l'enjeu,
Les règles cachées du jeu.
Au réveil,
Places désertes,
Rues vides.
Etrangers en fuite,
Citoyens suisses
Hémorragie, faillite.

Revenez peupler nos villes,
Habiter nos logements vides,
Animer nos ateliers.
Faites tourner nos machines,
Nos écoles et nos hôpitaux,
Bâtissez nos ponts et nos routes.
Aleksander Blok ouvre les parenthèses.

Bruno Mercier
sur l'illustration de Constance Allaz, février 2014

L'ARBRE ET L'OISEAU

L'était, un jour, un olivier
Qui portait grand et beau.
Il attirait tous les oiseaux
Et en particulier
L'oiseau de paradis,
Toujours ébouriffé,
Qui chantait comme une guitare
Tard dans la nuit.
"Tu vas nous réveiller,
Se plaignait l'olivier,
Mais plus parlait l'olivier
Plus chantait l'oiseau,
Transfiguré.
Finalement l'olivier le trouva si beau
Qu'il le pria de rester.
Quand ils se furent pacsés,
"Dormons", dit l'olivier.
"Je ne suis pas fatigué, dit l'oiseau.
Au paradis on se lève tôt,
Mais toujours dans la félicité"
- Alors je veux y aller,
S'écria l'olivier.
Tout aussitôt,
Le volatile le cacha sous ses ailes
Pour l'amener au septième ciel
Où ils eurent, pour joyeux enfants,
Les premiers oliviers volants.

Jacqueline Thévoz

Illustration | Diane Georges

UN TESTAMENT NEUF

L'arbre s'épanouit
Dans un cercle parfait.

Frondaison, racines
Trouvent l'unisson.
Une clé de sol
Émerge au regard
D'un cœur grand ouvert.

Voir le cercle rouler,
Terre et ciel s'inverser
Et le tronc tout puissant
Servir de balancier,

Deux papillons danser,
Les ailes déployées :

Homme et femme délivrés,
Sans péché ni serpent,
À la découverte
D'un testament neuf !

Luce Peclard
Sur le tableau de Diane Georges

JE VOUDRAIS ÊTRE UN ARBRE

Je voudrais être un arbre en lisière de forêt
Un chêne centenaire aux branches accueillantes
Je voudrais être un arbre aux racines profondes
En lien avec la terre et le monde d'en bas
Un chêne millénaire au feuillage vibrant
En lien avec le vent et le monde d'en haut
Un chêne centenaire, un chêne millénaire,
Bien planté dans la terre et dressé vers le ciel
Un maillon végétal reliant pierre et chair
Une chaîne vivante entre sol et soleil
À contempler le temps égrener ses saisons
À observer la vie sans fin recommencer
Un arbre haut et large en bordure de chemin
A poussé droit et fier au milieu des broussailles
Un chêne millénaire empli de chants d'oiseaux
Frémissant de ce souffle où palpite la vie.
Je voudrais être un arbre en lisière de forêt
Un chêne centenaire aux branches accueillantes
Je voudrais comme lui m'élever jusqu'au ciel
En poussant vers le bas en poussant vers le haut
Je voudrais être un arbre et comme lui grandir
Les deux pieds dans la terre et la tête au soleil…

Catherine Gaillard-Sarron
10.9.13

LE FOND ET LA PISTE

Un jour le fond croise la piste
Et s'en éloigne à pas feutrés.
Il ne sait monter ni descendre
Mais veille à garder parallèles
Ses skis pointés sur l'horizon.

La piste un jour croise le fond
Et s'en éloigne à vive allure,
Attentive à sa performance.
De haut en bas, elle sera
Première au but, assurément !

Mais au final, le fond est là
Sur la terrasse, en plein soleil.
Il s'adresse à l'échevelée,
Dans sa hâte encore essoufflée :

Pendant que vous glissiez
Pour devenir championne
En courbe et en zigzag,
J'allongeais ma foulée
En doublant ma vitesse.

Et j'arrose ma randonnée
En attendant votre arrivée !

Luce Peclard

Illustration | Gilles-Emmanuel Fiaux

SKIEUR

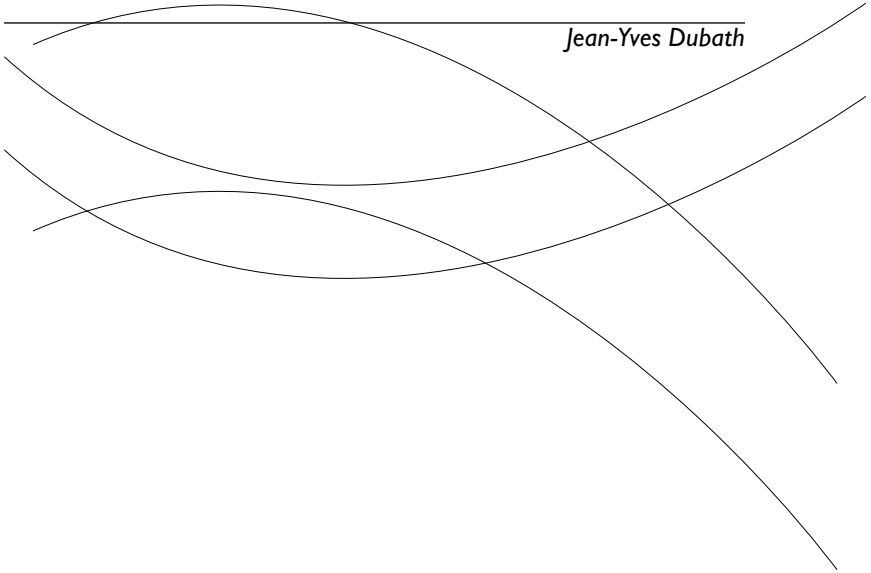
En vain certes chercherait-on la jeune fleur
Sur ce passeport qui n'a qu'un nom : descendeur.
Ici tout doit être rude et cousu d'audace ;
On ne laissera rien au hasard ; neige et glace,
Et honneur à la ligne droite, et à son train
Qui file et tu seras bien mon parrain, demain,
Garçon. Je te dirai la perpendiculaire,
Celle où navigue ou ton frère encore ou ton père,
Toi, champion façon Defago, et lui Wassberg,
Le grand Suédois Wassberg, cet as, et ce cœur,
Qui en fondeur, vêtu de blanc, pour le meilleur,
Et non le pire, garçon, permit à son étoile
De briller toujours et comme tirée par les voiles
Du vent, du style ; Wassberg enlevé sur ses skis
Et offrant une victoire, des « hourrahs », réunis,
Assemblés par après dans nos mémoires habiles.
Dis, est-ce que tout cela n'était pas fort utile ?

Ne voudrais-tu pas pareillement, descendeur,
Que l'on se souvienne de toi, en très joli cœur,
Casqué, harnaché ; dis, est-ce que Verbier t'attend ?
Est-ce que le grand Lauberhorn lui aussi t'attend ?
Et que racontent Leysin et Morgins, en passant ;
Defago montrera-t-il du doigt un aigle en sang,
Par toi rencontré, et combattu ici même,
Sur l'alpe, et dès les premiers jours du carême ?
Qui le croirait, ce serait difficile, garçon ;
Vantardise encore et travail de polisson.
Et il faut répéter : en un mot comme en cent,
En un mot comme en cent tu es un piètre amant.
De la montagne, pas le moindre acquiessement.
C'est Wassberg qui la prend, alors que tu descends.
De la douceur il y a, et puis permanence
Et constance, et flocon, et nuage, et nuance,
Pas très loin du sapin où tu auras croisé
Le fondeur inconnu sous un ciel irisé,
Et auquel tu n'auras su, garçon, simplement,
Que couper la priorité, et violemment.

Mais après tout si tu n'es pas content de la piste, mon vieux, je t'apprendrai ce soir comment Rashid Magomedov et non Wassberg se libéra d'une clef de bras dans la plus terrible douleur ; et faisant tourner dans l'air au moyen des deux jambes inventives que sa mère lui avait données, un corps soucieux de résister ; et afin surtout de retrouver en combattant une liberté que déjà chacun croyait perdue, sur les bords d'un octogone ; et c'est quelque part, mon fils, dans les Amériques improbables.
Magomedov, Rashid, arrivé, lui, du pays des aigles ; là où naissent, puis s'entraînent en de terribles jardins voisins des profondeurs, et sur de méchantes pentes ornées de perspectives infinies, et là où se tiennent, avant l'exil, en leur jeunesse, dans leurs montagnes de neige, des combattants admirables.

Voudrais-tu que je t'adopte en parfait César
Soucieux de la pousse de tes ongles, par hasard ?
Eloignant ton pied de la gouille, miséricorde,
Apparue à la fonte des neiges, et désordre
Offert aux skieurs que le printemps dérange,
Et qui n'ont plus en tête et la glisse, et de l'ange,
Le battement de l'aile savante ; et du bon repas,
Noce ou non, en cabane, le souvenir béat ?
Allons, résume, garçon, résume un peu pour voir,
Et toujours à Verbier, au Lauberhorn, ce soir,
Les apanages, les priorités, les beautés,
Et la folie toujours des espaces enneigés…

Jean-Yves Dubath



LA PETITE MÉSANGE

Malgré les nuages
Rien ne dérange
La petite mésange
Contemplant la minime
Lumière que l'amour
Augmente infiniment

L'oiseau a un regard
Ni bon ni mauvais
Mais empli de la terre
Et des cieux

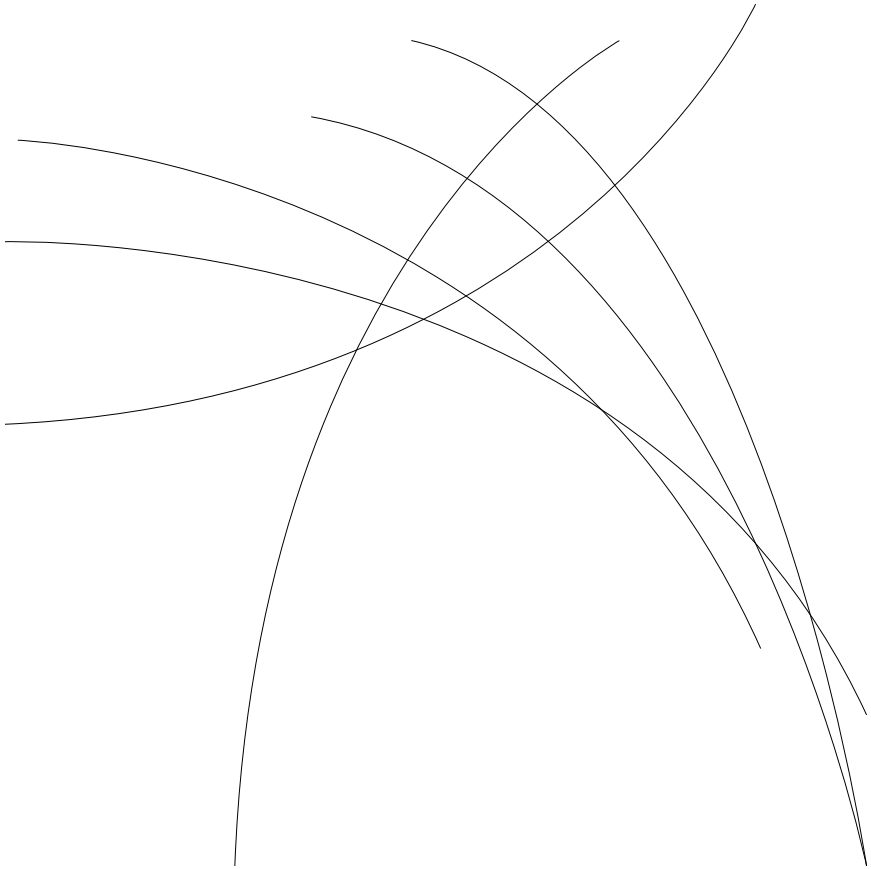
Ses yeux voient
Ce que voit l'aveugle
Au fond de notre cœur
Quand il nous dévisage

Il chante un peu
Pour nous donner
L'exemple
Puis se tait

Il sait qu'il faut
Tout dire
Comme un fou
Ou tout taire
Comme un sage

Maria Zaki

Illustration | Julien Cachemaille



L'OISEAU DANS LE PAYSAGE

L'oiseau dans l'hiver
Plumes au vent
Regarde le ciel
Aussi immaculé que la plaine.

Il est dans le paysage
Vit avec lui
Sans passé
Sans avenir
Il est le paysage.

Pierrette Kirchner-Zufferey
février 2014

MÉSANGE ET BOULE DE SUIF

Au bout d'une branche de pommier
Sur une boule de suif se balance
Une mésange affamée
Accrochée à sa pitance.

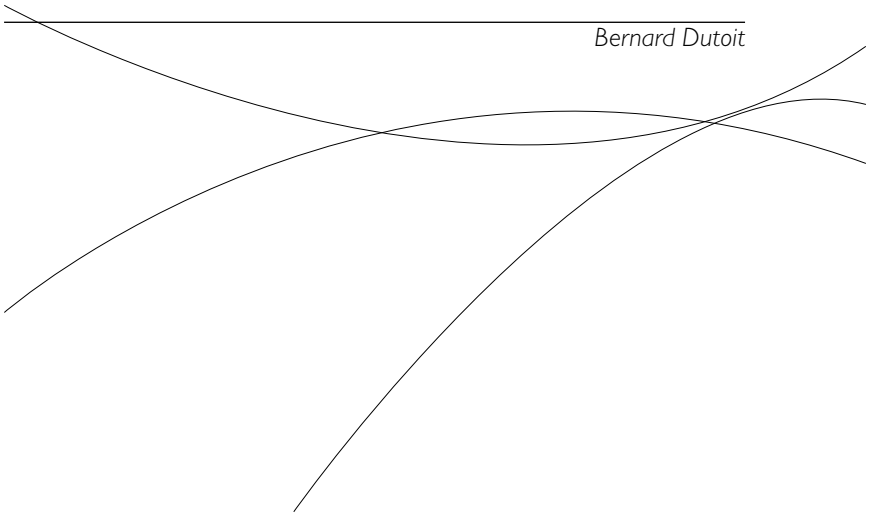
Bajoue blanche, toque noire,
L'oiseau pique dans la boule,
Tête en bas, dans l'espoir
De vaincre le froid qui déboule.

Intraitable rabatteur,
Il ramène à l'auberge
La mésange que l'été enchanteur
A poussée à la folle gamberge.

La saison vieillissante
Lâche ses premiers cheveux blancs
Sur l'espalier en attente
D'un hiver menaçant.

L'oiseau s'est envolé
Déjà à tire-d'aile
Sur le prunier d'à côté
Avant de revenir, fidèle.

Bernard Dutoit



PLUME

La plume ne doit pas rester sa vie encrée
Elle doit pouvoir seule au milieu des huées
S'attacher à l'oiseau son fidèle gardien
et s'envoler très haut, bien loin de tout chemin.

Plumé de blanc et noir suivant les fins contours
De ses larges ailes avalant l'horizon
Il survolera fier les hauteurs et basfonds
De ces Hommes lassés, au futur sans retour.

Elle sera l'oracle criant la Liberté
Par des mots à l'impact cru de la Vérité
Gravant de son sang bleu la prière oubliée
Parlant de bonheur simple et de chaines brisées.

Benjamin Jichlinski

DIVAGATION

Un vent froid s'engouffre dans la brume du soir
-Qui me dit que la nuit va encore arriver ?
Questionne-t-il, voguant dans ses noirs cauchemars.
Pensées d'un Homme dont l'espoir a vaqué.

La mer brasille au loin, tranchée par la lune.
- Elle n'a pas tardé ! Se couvrant de son drap
Il prononce ces mots, unique fortune
D'un clochard oublié, même du désarroi.

Va-t-en ! Oublie-moi ! Lui crient les vagues
En un geste éternel, alors que son regard
Emporté loin au ciel admire à tout hasard
Le vol d'une mouette qui jamais ne divague.

Benjamin Jichlinski

Illustration | Magali Eggli

GARE

Voilà ! Tout le monde descend
dit le commis du désespoir
C'est la halte de Nulle-Part
On ne dit mot et l'on consent

Mais vous n'y êtes pas du tout
répond, rhéteur, un aiguilleur
C'est la gare de N'importe-Où
Le prochain train est à cinq heures

Ils n'y croient pas, les pauvres hères
Ils sont perdus dans l'imbroglio
des zéros dans les horaires
des erreurs dans les réseaux

Au bar des illusions perdues
on sert la bière à la ciguë
Sur les écrans : des vagues brunes
des tribuns gris sur des tribunes

Une femme offre sa poitrine
un vieillard geint dans les latrines
des chalands baissent leur visière
d'autres consultent leur notaire

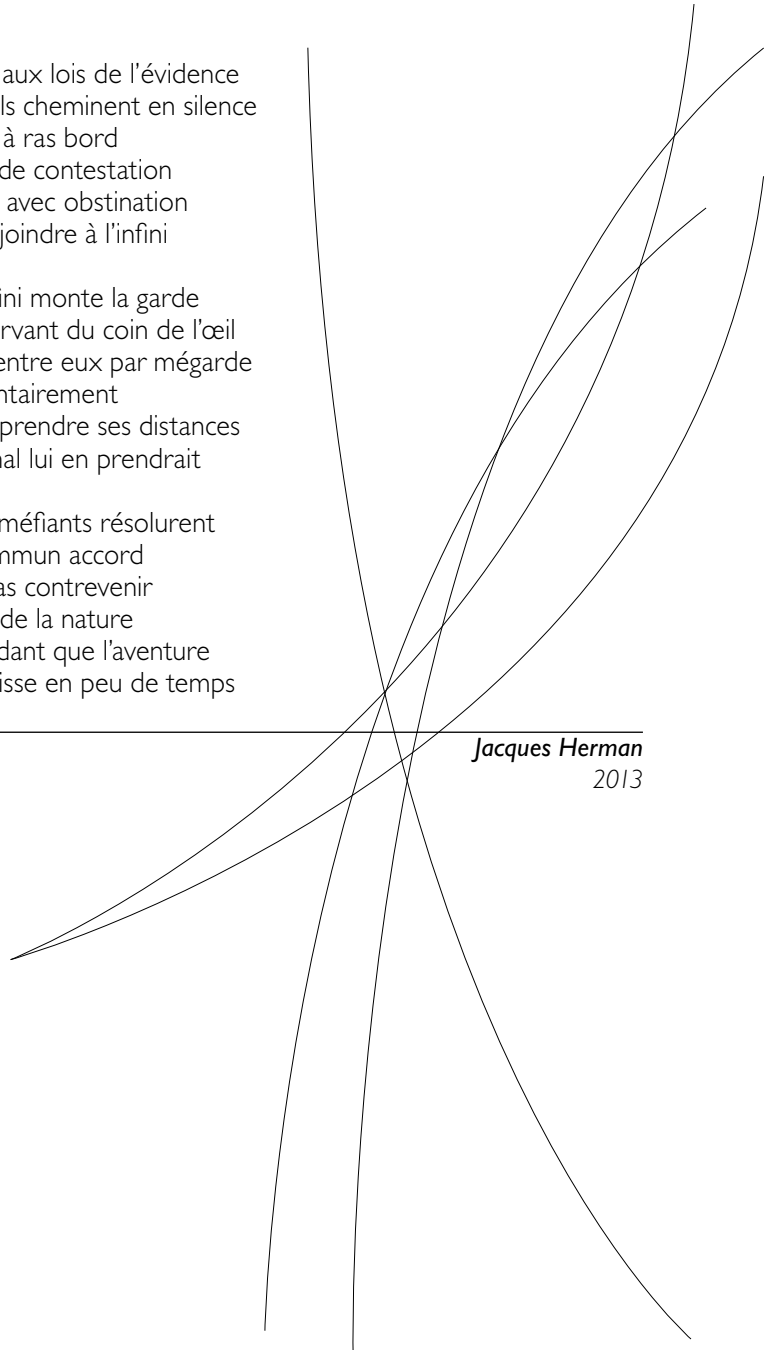
Au matin montent les matons
un homme sonne du clairon
Fébrile, il trace sur le quai
un semblant de cercle à la craie

Les voyageurs en caleçon
se mettent à tourner en rond
tourner en rond, tourner en rond
tandis que s'en vont les wagons

Jean-Luc Chaubert

Illustration | Marie-Claude Eseli

RAILS



Rebelles aux lois de l'évidence
Deux rails cheminent en silence
Et pleins à ras bord
D'esprit de contestation
Refusent avec obstination
De se rejoindre à l'infini

Mais l'infini monte la garde
Les observant du coin de l'œil
Si l'un d'entre eux par mégarde
Ou volontairement
Venait à prendre ses distances
Grand mal lui en prendrait

Les rails méfiants résolurent
D'un commun accord
De ne pas contrevenir
Aux lois de la nature
En attendant que l'aventure
Les réunisse en peu de temps

Jacques Herman
2013

L'enfant au petit train en bois
jouant sur le tapis persan
voulait emmener ses convois
jusqu'à Damas ou Ispahan

Il s'est égaré dans les gares
il a couru derrière les trains
roulé sur les vers de Cendrars
tangué dans son Transsibérien

Dormi dans les salles d'attente
sur un indicateur usé
rêvé de courses cahotantes
dans des tortillards essoufflés

Les bras levés des sémaphores
lui ouvraient les routes d'Orient
Les feuillets de son passeport
le portaient sur les continents

Mais les voies passant les frontières
dans la terreur se sont fermées
Les châteaux de cartes et d'horaires
devant lui se sont effondrés

A surgi d'un ravin profond
comme l'appel d'un supplicié
le sifflement de reddition
d'une motrice renversée

Et les chemins pourtant de fer
unis comme des mains tendues
sous les marteaux des va-t-en guerre
ont sauté comme des fétus

La maison du garde-barrière
n'est plus que poutres calcinées
Des fumerolles délétères
montent des champs incendiés

Il a mis en voie de garage
pareil à un ânon fourbu
le wagon des vagabondages
Les essieux chantant se sont tus

Au temps du regard en arrière
sur le long ruban déchiré
des tragédies ferroviaires
il cherche un fanal éclairé

Dans le lointain une lueur
un dernier baiser sur un quai
Un feu s'allume, un soleil meurt
le train de la trêve est passé

Le garçon pose ses bagages
et ses carnets d'espoirs déçus
Que reste-t-il de ses voyages
Sur le ballast il va pieds nus

Jean-Luc Chaubert
mars 2014

ESCALIER AUX FEUILLES MORTES

Le modeste escalier qui descend
Vers l'église en contrebas
Retient sous le vent violent
Les feuilles qui voltigent vers leur trépas.

Le vent en bon tapissier
Recouvre les marches pierreuses
Des pleurs des arbres dépouillés
Aux yeux exorbités et aux joues creuses.

Chaque marche résiste à l'envi
Tel un barrage aux émotions
Qui sur l'escalier de la vie
Déboulent jusqu'à la dernière saison.

L'escalier s'arrête à la porte de l'église
Qui grince, poussée par les rafales
Et soudain s'ouvre comme par méprise,
Lâchant son flot de feuilles qui râlent.

Les feuilles mortes pour faire glisser,
A l'automne de sa descente dans la vie,
Le promeneur jusqu'à l'intime caché
De son propre coeur aux fines résilles ?

Les feuilles mortes comme la pelisse élimée
D'un mendiant de l'existence
Laissant apparaître en filigrane de sa destinée
La beauté de l'être qui danse ?

Bernard Dutoit

Reprenant vin et café
avec un p'tit air frondeur
Aujourd'hui à l'âge
où l'on va au ciel
par un raccourci

Josette Pellet

Illustration | Monsieur-O

DANSE AVEC LA BRUME...

La brume roule ses volutes
Sur le paysage aveuglé
Par sa mousseline gazeuse
Où joue la lumière automnale

Sans fin elle tournoie et s'élève
Dans un ballet aléatoire
Caressant la terre et le ciel
De sa vaporeuse douceur

Emprisonnant dans sa mouvance
Des étoiles aux reflets ambrés
Elle se déploie immatérielle
Dans l'espace qu'elle asservit

Elle danse au gré de son humeur
S'étirant ou s'opacifiant
Masquant de ses boucles brumeuses
La transparence de l'éther

La brume roule ses volutes
Sur le paysage aveuglé
Transi sous les effleurements
De ces milliers de langues humides

Indifférente à ses frissons
La brume va et vient sans cesse
Se densifiant, s'évaporant,
L'abandonnant à son tourment…

Catherine Gaillard-Sarron

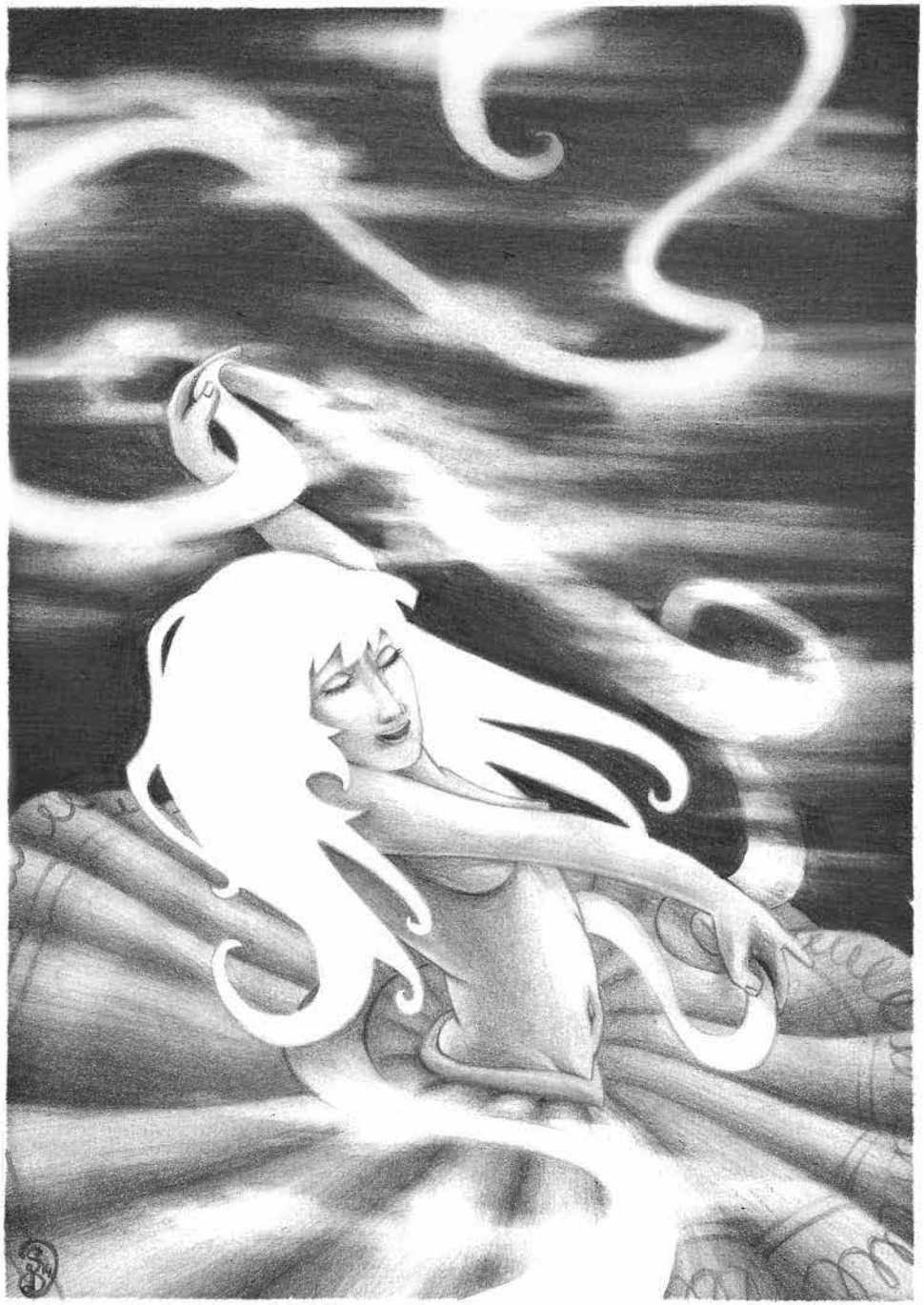


Illustration | Sarah Dousse

JOIE

Une joie m'éclabousse :
Le croquis divin
Qu'est le dessin
De Sarah Dousse,
Qui ferait aussi merveille en taille-douce !
Il me rappelle ce temps lointain
Des cours de ballet classique
De Mara Dousse
Et consacre l'union
Et la musique
De ces deux noms.
Comme un ouvre-boîte
Ce croquis a ouvert la boîte
D'une coïncidence :
La Peinture et la Danse.
Sarah Dousse,
Mara Dousse.
Lors, mon cœur n'a fait qu'un bond
Dans le passé.
Mara m'avait formée.
Grâce à son art j'ai traversé
Les ans parmi tutus et chaussons,
Et voici qu'à présent
Une artiste-peintre douée
Immortalise pour moi
Le très beau port de bras
D'une danseuse transfigurée !
J'en suis baba.
De notre foutu temps
Du moins nous restera
Ce « Port de bras »
Peint par Sarah…

Jacqueline Thévoz

SOLSTICES

À Santiago de Cuba

Là-bas à lui offerte
Pépite de minerai éclatée
Comme une paume de douleur
Avec ses lignes de pâle lune
De pâle destin sa sœur
Sa sœur de nuit sa sœur de lit
Violemment il s'enchantait
De l'arborescence rose
Née en ce cœur de fleur havane
Dans l'entêtant parfum des fortes mimosées
Lymphe de drageon sauvage
Rameux tissu de veinules prenantes
Comme sumac écuissé
Abattu tout fardeau allégé
Tout entier proie de la nuit
Puis les clartés de lune rose
S'éteignaient au tournoi des ténèbres
L'arbre violet dénouait ses branches
La pépite de minerai se refermait
Toute lumière annulée
La nuit se calcinait
Dans l'entêtant parfum des fortes mimosées
L'ombre à la bouche un goût d'écorce
Il lui paraissait alors
Que lentement il déchantait

Jean-George Martin
Inédit posthume

PORTRAIT

Le sage

Au niveau des étoiles
Le sage passe avec sa bête
Nuages dispersés miroirs brisés
Mais les yeux de la foule encore
Espionnent sa double solitude
Espionnent sa feinte servitude
Espionnent sa liberté lucide
Espionnent son élan vers le ciel
Et sa marche paisible vers la mort.
C'est pourquoi il lui faut
Procéder lentement au niveau des étoiles,
En laisse sa bête, il passe avec sa bête
Les gradins d'asters violets
Ouvrent un ciel difficilement praticable
De lui à l'infini
La gaine verte des roches
Berce sa confiance
L'obéissance au granit
Ordonne les derniers buissons d'épines.
Après son long parcours de sautes et de trêves
De rafales d'embellies
De soleils échappés aux filets de la pluie
Le sage passe avec sa bête.
Procédant lentement au niveau des étoiles
Pleinement il assume
Son évidente fidélité sa paix.

Jean-George Martin
Inédit posthume

SOUCHES OU RACINES OU AÏEUX

De gène en gène sa ration de nuit
Exclut de sa mémoire
Les pâles ascendances.
Confronté cependant à l'incommuniqué
Il cherche l'effacement.
Les neiges se cristallisent
Dans le silence du temps
Une plume s'envole aux signes ténébreux
Les oiseaux du nord sont des vagues d'écume.
Vols de fer croisés passent les guerres
Les arbres se couchent dans la boue.
L'œil étonné
Saisit alors au passage du vent
Une forme de vie s'essayant à renaître.
L'oreille est vigilante
De faibles échos se suscitent et s'amorcent
Dans la croissance des choses
Provoquant l'alliance
Des branches d'ancienne rupture.
Au creux du vide les murmures
Nés des sons attardés
D'une vie sa vie
Fruit d'un rayon d'abeille
Peint d'indigo de violet d'amarante
Sombrant dans un crépuscule
Qui s'exclut et le plonge
Lui dans ses ténèbres.
Dans le jardin de l'enfance muette
Revient à lui l'image des plus proches aïeux
Sa chair étant de connivence
Et sa démarche solitaire.
Au revers de l'enclos
Il cherche à ranimer la nuit chargée de vent :
Déchiffrer la Bible obscure
Au promenoir des époques ternies
Amputer dans le vague
Les cancers éteints de trois générations
Terrasser l'élégie à sept têtes de larmes
Teintée du sang d'amour
Et nue dans ses ténèbres

Juguler l'aphasie
Vouée à ses vautours.
Mais aussi
Réjouir de lais et d'euphonies
Le fleuve qui remonte à sa source
Et sourire au temps de l'eau
Portant l'enchantement.

C'est sa façon à lui
De rêver au lierre et de rêver au gui.

Jean-George Martin
Inédit posthume

UNE ÉTOILE EST...

Sais-tu que ton éclat fait de l'ombre à Déne**B**
Ta candeur irisée ressuscite novembr**E**
Eternité scellée dans tes yeux d'Athén**A**
Le souffle de mon cœur résonne sur ta pea**U**
Le Temps s'est effacé, l'espace se défai**T**
Antarès qui te veille, ton amour qui me port**E**.

Éric Giuliana

HOMMAGE AU LITCHI

Si vous voulez faire de votre bouche un paradis
Dépouillez la divine chair du litchi
De son écorce-pelisse
Et de son noyau d'acajou,
Et tentez de retenir de fruit si doux,
Qui ne coûte que 36 centimes suisses
Et sur votre langue se glisse
Comme anguille sur clitoris.
Et puis faites un vœu,
Car le litchi est fruit des dieux.

Jacqueline Thévoz

Retour de voyage –
endormie à la fenêtre
l'amie coccinelle

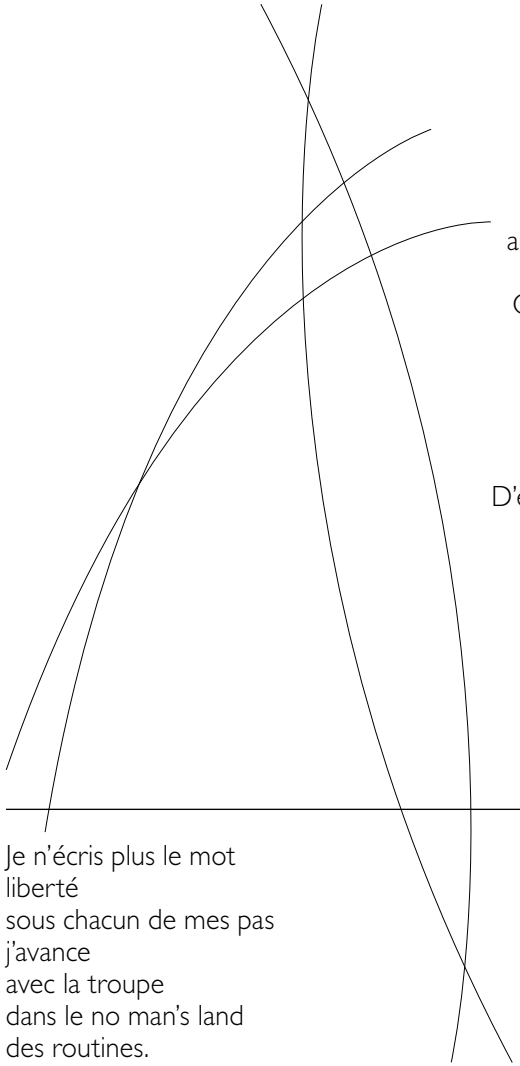
En culotte et tutu
un matin de novembre
devant Le Printemps

Se lissant les moustaches
sur l'antenne de ma voiture –
ronron conquérant

Deux nonnes en cornette
dans une 2CV –
un matin brumeux

Sur l'autoroute
à 19 km. à l'heure –
en chaise roulante

Jo(sette) Pellet



Où sont les fêtes de vingt ans
qui tissaient la vie en chantant
la joie d'aimer ?
Le temps je crois les a fanées
dans le vacarme des années
et dans l'oubli
Reste les pleurs, reste l'ennui
au bout des jours viendra la nuit
tous feux éteints
Galope encore vers les chagrins
soleil d'hiver en son déclin
boira tes larmes
Fil à fil s'effile la trame
du rideau tiré sur les drames
de chaque vie
D'engrenages en dents en poulies
l'âme se défrange en charpie
ô solitude !
Dans le ressac des inquiétudes
secrètement naît le prélude
d'un chant de mort
Ici se ferment sans remords
les pages du livre de bord
que fut mon corps

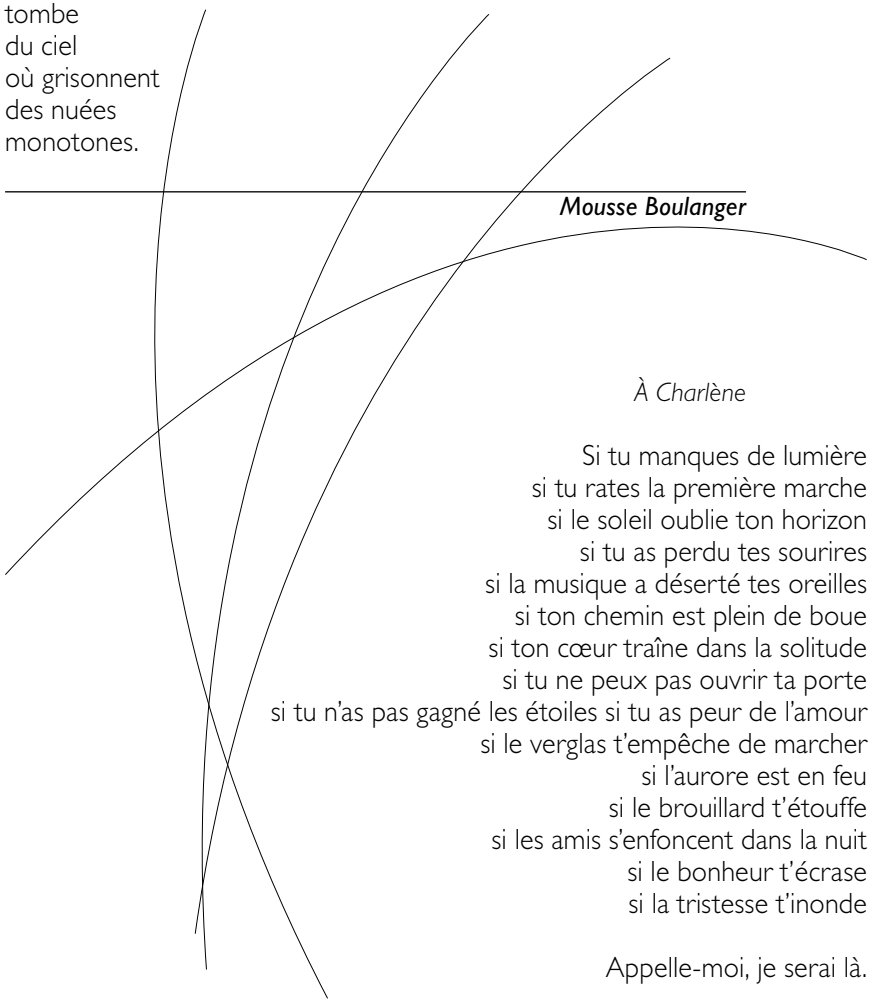
Mousse Boulanger

Je n'écris plus le mot
liberté
sous chacun de mes pas
j'avance
avec la troupe
dans le no man's land
des routines.
Les épines du désir
ont séché
dans l'édredon du bien-être.
Je me tais
sous la vase de l'étang
des mensonges
avec les carpes
d'où jaillit parfois
l'étincelle d'une vérité.

Mousse Boulanger
novembre 2013

Un bouquet d'anémones
détone
sous la pluie d'octobre
un papillon
blanc
s'abandonne
à la mort
dans la corolle d'automne
un chant éperdu
tombe
du ciel
où grisonnent
des nuées
monotones.

Mousse Boulanger

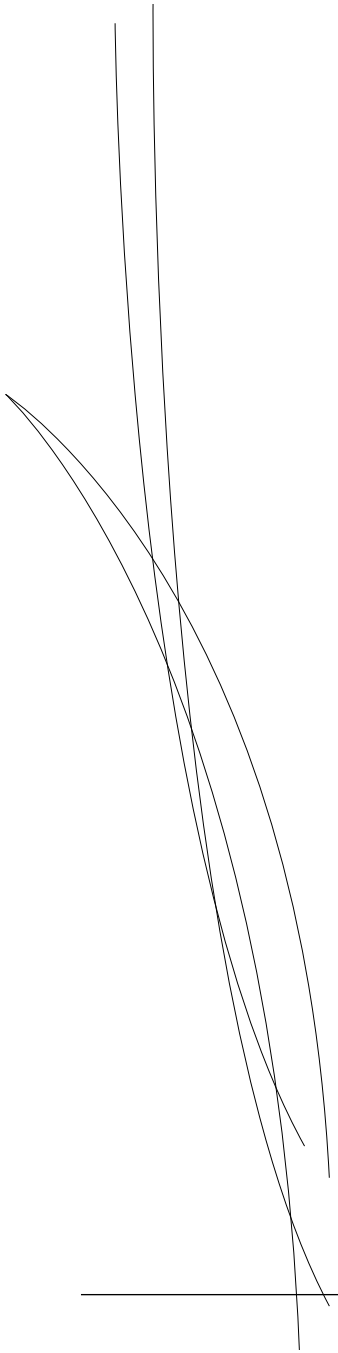


À Charlène

Si tu manques de lumière
si tu rates la première marche
si le soleil oublie ton horizon
si tu as perdu tes sourires
si la musique a déserté tes oreilles
si ton chemin est plein de boue
si ton cœur traîne dans la solitude
si tu ne peux pas ouvrir ta porte
si tu n'as pas gagné les étoiles si tu as peur de l'amour
si le verglas t'empêche de marcher
si l'aurore est en feu
si le brouillard t'étouffe
si les amis s'enfoncent dans la nuit
si le bonheur t'écrase
si la tristesse t'inonde

Appelle-moi, je serai là.

Mousse Boulanger



QUATRE ÉLÉMENTS

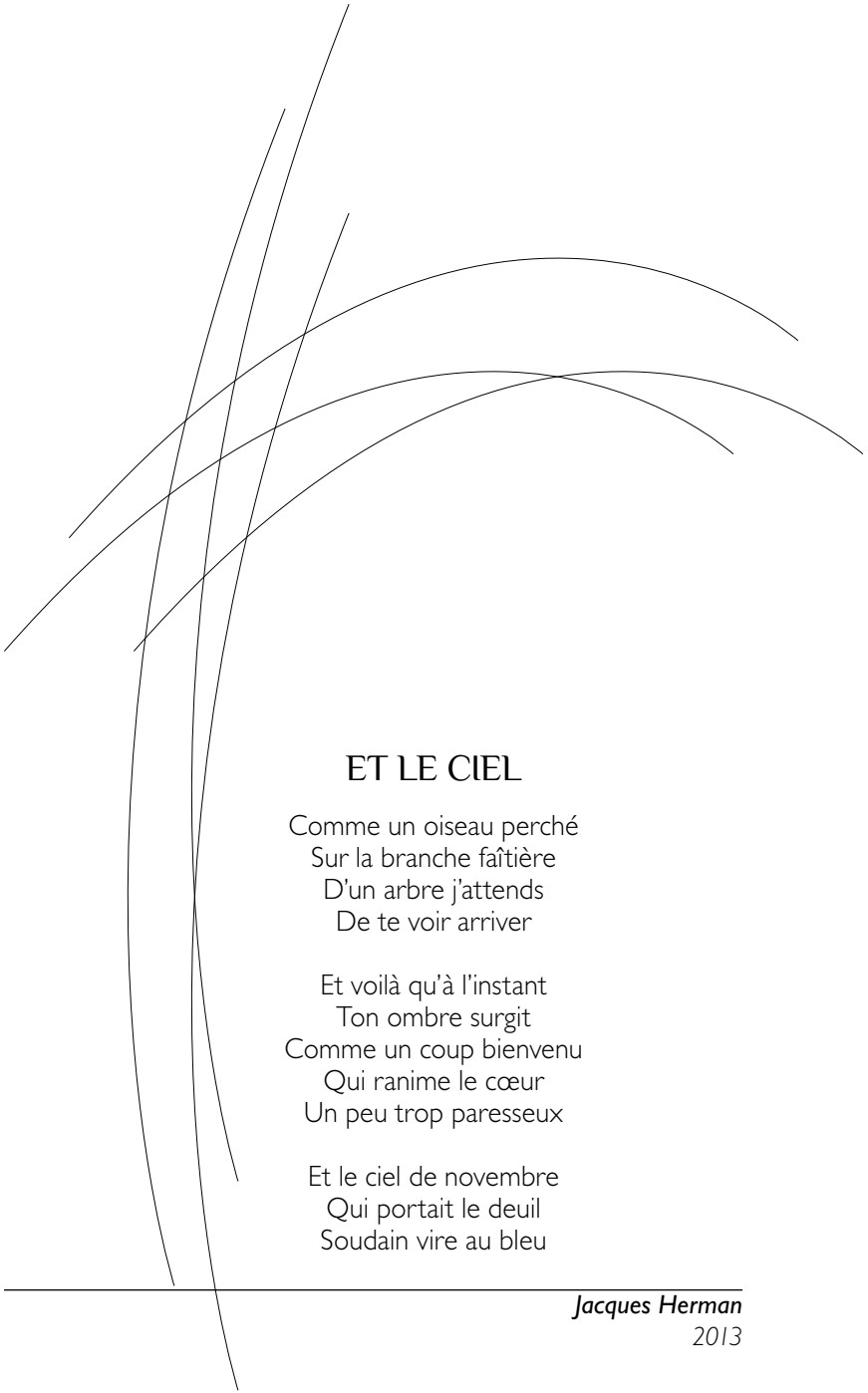
Que l'eau ne cesse
Jamais d'emporter
Les clés des cœurs
Cadenassés
Qui rejoindront la mer

Que le vent ne cesse
De souffler sur les fleuves
Les rivières
Les ruisseaux
Et les océans
Comme l'esprit des corps
Par les forces puissantes
Qui partout se répand

Que la terre ne cesse
De s'imbiber des âmes
Qui pleuvent sur elle
Douloureuses souvent
Et qui parfois légères
Ouvrent tout grand leurs ailes
Dans les replis du temps

Que le feu ne cesse
D'entretenir l'ardeur
Secrète et puissante
Qui transgresse les peurs
Et dissolve l'angoisse
Comme à l'ombre des ponts
Le sel se dissout
Comme le soleil qui fond
Le soir en se couchant

Jacques Herman
2013



ET LE CIEL

Comme un oiseau perché
Sur la branche faîtière
D'un arbre j'attends
De te voir arriver

Et voilà qu'à l'instant
Ton ombre surgit
Comme un coup bienvenu
Qui ranime le cœur
Un peu trop paresseux

Et le ciel de novembre
Qui portait le deuil
Soudain vire au bleu

Jacques Herman
2013

BOULIER-COMPTEUR

Il dénombre ses mains
Ses oreilles
Ses pieds
Les jours de la semaine
Les mois de l'année
Les vagues de la mer
Et les châteaux de sable
Qu'elles vont emporter

Il dénombre les grains
De beauté sur les cuisses
De la jeune mariée
Les chevaux au galop
Sur la plage
Les nains
Les boiteux
De passage
Les voitures de pompiers
Et les petits bonheurs

On se moque de lui
On le montre du doigt
On le surnomme
Le boulier-compteur

Jacques Herman
2013

Tombouctou Ô Tombouctou !
De quel siècle sont-ils les sarments
Ces saigneurs d'oasis et d'utérus
Qui saccagent tes sanctuaires en riant ?

Ils ne respectent ni tes mausolées où souffle l'esprit des ancêtres
Ni tes minarets qui portent notre faim de fraternité au firmament
Ce sont des repris de foi surgis de temps qui suintent l'intolérance

Tombouctou Ô Tombouctou !
À quelle source sont-ils allés soutirer
Ces sourates inconnues du Saint Coran
Pour satisfaire leur soif insatiable de sang ?

Ils ignorent qu'au long de tes rues poussiéreuses
Ils croisent à chaque pas les fantômes de savants
Qui continuent d'ensemencer religions et sciences
Du fond des tombes en simple banco où ils reposent

Tombouctou Ô Tombouctou !
De quel ciel se réclament-ils ces soldats de sable ?
Ils lapident tes princesses et amputent tes fils
Pour espérer soixante-dix-sept noces au paradis

Ils s'entêtent à oublier que tu es la Sœur siamoise de l'Étoile polaire
Que pour les milliers de caravanes slalomant au Sahara tu demeures
Ce que le phare d'Alexandrie a été pour les navires en Méditerranée

Tombouctou Ô Tombouctou !
Les siècles ont beau jouer à saute-mouton sur nos destins
Tu résistes dune après dune à l'assaut silencieux des sables
Et ce siège immémorial a ceint tes enfants d'un humanisme
Dont la lumière renvoie tout prêche haineux aux ténèbres

Qu'importe l'animal totémique des soldats de sable
Qui souillent les allées sacrées de tes bibliothèques !
Ils ne vaincront pas là où tant d'ergs sont venus se briser
Leurs ambitions finiront en poussière au pied de tes murs

Tombouctou Ô Tombouctou !
Demain tes majestueux minarets proclameront à nouveau
Cette maxime que tu ne cesses de murmurer à l'harmattan
La plus courte échelle à notre portée pour atteindre le ciel
Se nomme amour dans toutes les langues parlées sur terre

Nétonon Noël Ndjékéry
Eysins, 30 novembre 2012

REQUIEM POUR UN SOURIRE-SOLEIL

Néloumta !
Ce n'est pas un prénom que tu portes
Mais un poème qui signifie
J'ai du plaisir

Ton sourire était le soleil de notre enfance
Un soleil qui ne connaissait pas le sommeil
Je t'avais toujours connue la mine éclairée
Par cette allégresse qui ne s'éteignait jamais
Sauf quand elle s'éclipsait derrière tes mains
Pour célébrer un fou rire jusqu'aux vertiges

Toi et moi étions juste sœur et frère de case
Mais mes larmes te faisaient saigner le cœur
Et les tiennes me mettaient l'âme au bûcher
Malgré tout un bonheur presque total égrenait
Nos jeux et nos journées au fil de l'innocence

Nous étions si immergés dans l'insouciance
Que lorsque la saison sèche nous mit à nu
Nous découvrîmes qu'il t'avait déjà poussé
Deux demi-mandarines fières sur la poitrine

Puis il y eut ce cri qui imposa silence aux coqs
Et qui fit perdre aux fleurs leurs perles de rosée
Dans le linceul vaporeux d'un petit matin muet
Ensuite éclatèrent ces youyous aux mille et un échos
Qui te proclamaient dorénavant femme à part entière

Bienheureuse la chrysalide qui gagne au change
Des couleurs et des ailes en devenant papillon !
Néloumta !
Tu ne connus guère le faste d'un tel couronnement
Non ! C'est une dévoreuse de bourgeons d'amour
Qui a amputé de tout sens le poème qu'est ton prénom
Depuis ce funeste matin ton sourire-soleil s'est éteint
Et tu erres entre les dunes en quête de cette part astrale
Que la lame enrouillée de la nuit t'a tranchée à froid

Néloumta ! Ton cri a sonné la fin de notre récréation
Et je me meurs un peu chaque fois que je le réentends
Et je crie pour que plus jamais ce lancinant hurlement
Ne revienne voler leurs pétales aux flamboyants en sang

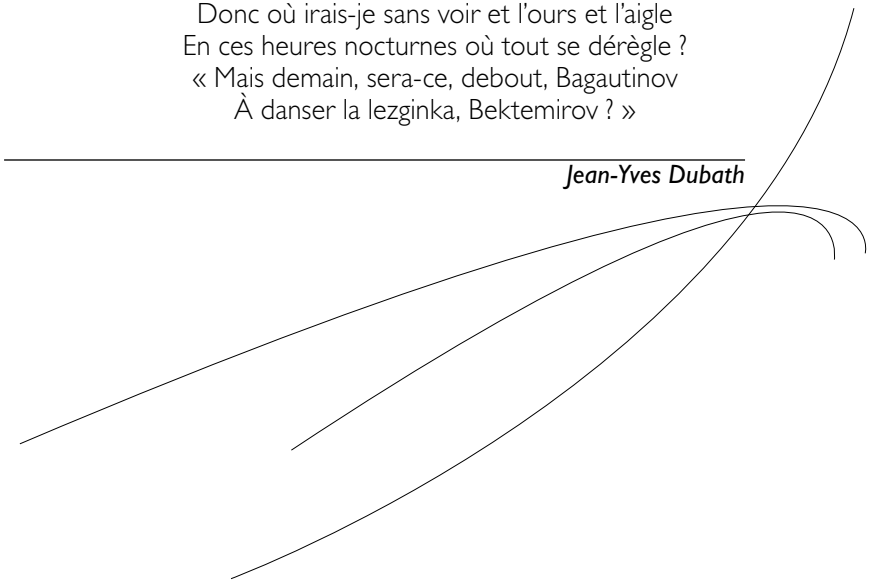
Nétonon Noël Ndjékéry
Montreux, 13.12.2013

ÉLÉGIE CAUCASIENNE

Alors très sobrement je prendrai le chemin
Sans bien voir déjà si le gant est à ma main.
Que je boxe, qu'importe ; touche donc l'étoffe
De l'aigle qui a porté Nurmagomedov.
Khabib en ces lieux toujours courant des heures,
Et de ses pères ne dépassant pas la demeure ;
Aucun souffle ici qui ne soit de Caucase
Ou de Ciscaucasie ; terres que l'on arase.
Et si ta lèvre à son tour devenait sèche
Il n'y aurait pas là d'improbable flèche
Pour se planter à mi-pente et tarir un cœur
Que la boxe aura pris, pied, poing, au sol, Seigneur !
Ah ! faites des heureux parmi nos Caucasiens
Et je dirai : « Ami, promets-tu pour demain ? »
Quoi, me revient-il d'interroger Khabilov
Quand à l'esquive il rend grâce à Bagautinov ?
Celui-là des écoles russes est la chair,
L'élève anobli d'une touche légère,
Mutin, et n'abandonnant pas la riposte
Et sitôt qu'elle s'offre et bâille en imposte.
Par Khabilov encore nous vient l'habitude,
Chaque soir, de pratiquer encore l'étude.
Équilibre, tempérament, prise de jambe ;
Bonne garde, mauvaise garde, et l'esprit cambe,
Se hisse et le bras tout soudain accélère
S'il faut tenir le round, quand la cloche légère
Enfin délivre, et déclare au fier pèlerin :
« Tu as bien fait, fils, ce n'est pas inhumain
C'est la glèbe, des siècles, que tu dois lever
Et qui désirent à leur tour, un jour, charmer. »
Mais où boire encore un peu de cette eau fraîche,
Khabilov me le dira, non pas revêche,
Mais avec un sourire ample il m'entraînera
Et tantôt je saurai, voilà Makhatchkala !
Mais à mon tour je demanderai non la Chine,
Je dirai Ruslam, je veux le col Pouchkine
Et partons. Car l'aigle de Nurmagovedov
En hauteur, d'un échiquier à l'autre, Karpov,
Nous guidera quand nous toucherons l'ornière
Ou si soudain notre pied heurte la pierre.

Ensemble pourtant nous écarterons les bras ;
Rien devant nous jamais ne se terminera.
Montagnes, collines, collines et montagnes,
As-tu Ruslam, vécu le ring comme un bagne ?
Acceptez, frères, acceptez l'autre pèlerin
Qui ne sait de sa main, de son cœur si bénin,
De prières ou de coups, de crochets ou de pied
Réunir tout. « J'étais ainsi quand vous marchiez. »
Et de Khabib encore que l'aigle se pose,
Je dirai : « Fils, en moi plus rien ne s'oppose.
Échappe à la blessure car en toute région
Elle serait affreuse et nous en pleurerions. »
Rien n'est usurpé ; tout demeure et je pense
Qu'il y a des victoires et moins de vengeances
Quand la course fut longue auprès du col Pouchkine ;
Ce n'était pas se défausser jusqu'en Chine
Que d'être pèlerin d'Amérique ; et l'hôtel,
L'hôtel où l'on est assis, non pas demoiselle,
Mais combattant fatigué de l'entraînement
Écoutant l'entraîneur te dire qu'au firmament,
Fils, toujours tu te souviendras de cet ours
Avec lequel, enfant, tu combattais, bourse,
Bourse déjà promise au lutteur épuisé
Qu'un rien, la patte, ou la griffe, aurait pu tuer.
Donc où irais-je sans voir et l'ours et l'aigle
En ces heures nocturnes où tout se dérègle ?
« Mais demain, sera-ce, debout, Bagautinov
À danser la lezginka, Bektemirov ? »

Jean-Yves Dubath



J'AI RENCONTRÉ UN ANGE

Il y a quelque temps, j'ai rencontré un ange.
Il a de beaux yeux clairs et ses cheveux sont roux.
Dussé-je de sa part encourir du courroux,
Il me fait un effet des plus étranges.

Aussitôt qu'il paraît, mon esprit se dérange.
Je ne vois plus que lui, le reste devient flou.
Cet ange? C'est elle, n'en déplaise aux jaloux.
Mais qu'ils se rassurent, puisque ça les démange,

Je suis sous son charme et, simplement, la regarde,
Depuis qu'elle a, un soir, déjoué la Camarde.
Je traversais la rue, complètement distrait,

Quand, retenant mon bras, elle m'y a soustrait.
Dès lors, tu es pour moi mon ange, ma gardienne.
Qu'importe que tu sois, dans la vie, comédienne.

Tu nages, mon ange, dans l'eau de la piscine.
Sous ton bonnet tout noir se cachent tes cheveux
Et sous tes lunettes disparaissent tes yeux.
Ton maillot chaste et noir te fait un corps d'ondine,

Souligne tes hanches, aplatit ta poitrine.
Arrivée tout au bord, tu dégages tes yeux.
Tu cries mon prénom sur un ton tout joyeux.
Ton sourire est si plein de grâce féminine

Que je suis un instant au comble du bonheur.
Sous l'émotion se met à battre mon vieux cœur.
À mon tour je souris avec reconnaissance,

Retrouve, grâce à toi, un peu de mon aisance.
Car je sais maintenant que mes jours sont comptés
Et que je ne suis plus pour longtemps indompté.

L'autre jour, mon ange, j'ai failli tout gâcher.
Tu ne répondais pas toujours à mes messages.
J'en souffrais durement et en prenais ombrage.
J'ai même cru vraiment que j'allais te fâcher.

Il fallait absolument mes sentiments te cacher,
Te jurer mes grands dieux que j'étais tout bien sage,
N'attendais rien de toi, tout au plus des messages,
Parce qu'à mon âge, gente dame, sachez

Qu'on n'attend plus rien, oui, rien du tout, de la vie,
Et que de folâtrer on n'a plus… grande envie.
Vilain petit canard, il te faut barboter

Dans l'eau, mais surtout pas, te mettre à radoter
Devant cette belle, jeune et intelligente.
Elle doit désormais, dis, t'être indifférente…

Francis Richard

CHAOS

Il paraît que c'est le début,
un abîme infini et obscur
où tout est là et mélangé
mais où tout s'offre au créateur audacieux.
Quelle lutte me percevoir en atelier
et non dans un marécageux épilogue…

Franco de Guglielmo

CASINO

Et ces griffures de mélancolie
qui gravent mes yeux…
Je les entends :
elles parient sur nous deux.

Franco de Guglielmo

LA RÉBELLION DES POÈTES

Le pain quotidien du peuple pris en otage par les gouvernants ventripotents,
Le peuple condamné à se nourrir et à s'abreuver dans leurs poubelles et fosses septiques ;
Un peuple moribond contraint à s'oxygéner quotidiennement,
Des pets pestilentiels des ventres repus des hommes politiques.

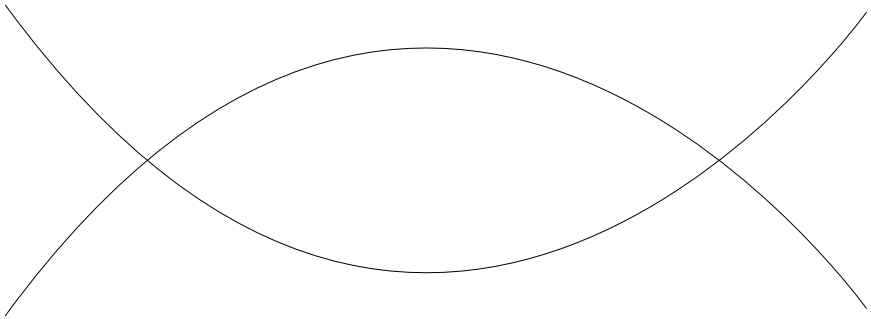
De ces injustices naît la rébellion d'un bataillon blindé de poètes,
Armés de poudrières de stylos qui font couler l'encre ;
L'encre, au lieu du sang, pour que la justice soit faite,
Restaurer la démocratie et dénoncer les abus de pouvoir de ces cancres.

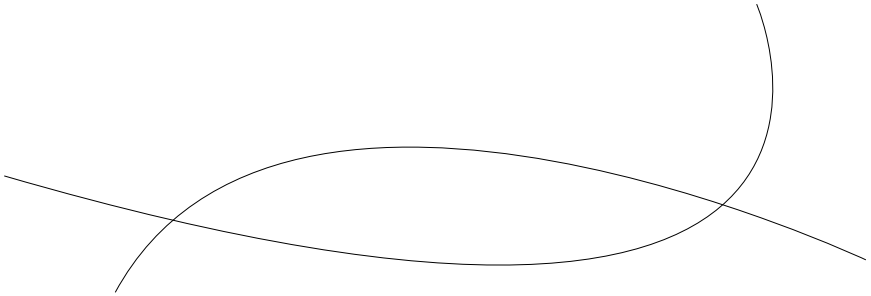
C'est pour vous que les poètes affrontent l'agressivité des fauves,
Pour que vos vies ne soient plus jamais leur gibier ;
Une lutte engagée pour le bien-être du pauvre,
Afin que soient restaurées la démocratie et la liberté !

C'est pour vous que les poètes défient les dieux,
C'est pour vous qu'ils s'exposent à l'orage de leur colère,
C'est pour vous que jamais ils ne ferment les yeux,
Croyez en vos poètes contrairement aux assermentés, ils sont sincères.

C'est pour vous qu'ils risquent la langue écorchée,
Devant leurs injustices, vos poètes engagés ne veulent se taire ;
C'est pour vous qu'ils supportent leurs représailles meurtrières,
Rien n'ébranlera leur détermination incorruptible à dire la vérité.

Des poussins excédés d'abus et de domination défient les géants éperviers,
Ils iront désormais chercher leur proie ailleurs ;
Vos dépouilles ne seront plus jamais leurs mets,
Votre sang ne sera plus jamais leur apéritive liqueur.





Pendant qu'ils sont nombreux à aspirer à être à la tête pour nous gouverner,
La noblesse des poètes est de comprendre et dénoncer vos souffrances ;
Ils vous réservent des démagogies électorales, la misère, les larmes et tombes meublées ;
Les poètes ont pour vous la lumière et les clés qui brisent vos chaînes empoisonnées.

Servez à L'Afrique plus de littérature conscientisante et moins de littérature onirique,
'La raison est Hélène, l'émotion est nègre' c'est cela la vérité ;
Senghor l'a dit dans l'exercice de son sacerdoce poétique,
Vous comprendrez pourquoi pour l'amour de son peuple Chacka a sacrifié sa Nolivé.

Au lieu de l'opium les poètes vous servent des vers rebelles qui évangélisent au labeur,
Celle qui motive à vénérer la daba comme objet de piété ;
Des foudres de strophes, des éclairs de vers rageurs ;
Qui convertissent à la religion du travail sacré.

Ils subissent le même sort que les antiques prophètes et Jésus Christ de Nazareth,
Les injures sont constantes et les mépris leur sont familiers ;
En dépit de toutes conséquences, rien n'ébranlera leur détermination à dire la vérité,
En vérité chez soi, nul n'est poète !

Yahn Aka
extrait de son œuvre « Démoncratie »

LE TEMPS

Sur le long parcours effréné du temps,
Je me suis souvent hasardé, m'y arrêtant.
Mais ce diable à la barbe éternelle,
(Hormis quelques petits bonheurs qu'il nous livre),
Ne nous donne en étrenne,
Que multiples présents empoisonnés,
Tous de par lui savamment choisis.
Ainsi, non content de sa distribution,
Il fait fi de nous autres pauvres hères,
Frappant tout milieu sans distinction.
Il est un grand maître dit-on,
Mais il est surtout maître après Dieu.
Car à force d'appétit, il n'a d'ivresse que pour lui,
Et nous ne sommes que son festin
Qu'à doux feu il dévore.
Il ne fait ni diligence,
Ni ne connaît compassion,
Puisque déjà dès notre premier cri,
Au tombeau il nous conduit.
Il est l'impitoyable destin,
L'impalpable sans âme.

Roger Chanez

SONGE AU JARDIN

C'est par analogie
Un peu de mon cheval de bronze
Qui sied à mon jardin,
Sauf que son pied droit levé,
Me fait penser
À l'opiniâtreté fantasmagorique
D'un centaure en rut d'écriture
Et de poésie.
(Lausanne, Bergières 55)

Roger Chanez

LA FONTAINE ET LE SAULE

La fontaine et le saule amarrés bien en terre,
D'une unique cascade inondant le parterre,
Relâchent à l'issue d'un voyage au long cours
Dont ils gardent pour eux le secret du parcours.

Avant de disparaître, emportant leur mystère,
Feuillage et filet d'eau tressent des phylactères,
Souvenirs d'autrefois qui portent le discours
Trop souvent rabâché d'impossibles retours.

Un filet de regard qui s'écoule et s'éloigne
Un passé amoureux qui s'étiole et qu'on soigne,
Chacun de nous, du mieux qu'il peut, fournit sa part.

La vie est un passage ombragé qui s'écoule,
De l'eau qui se répand, un feuillage qui coule :
Toute chose entre nous prend des airs de départ.

Jean-Marie Brandt
Pully, 20 décembre 2013

UN MOT N'EST JAMAIS SEUL

Chaque mot prononcé
Profile comme une ombre
Qui s'attache à ses pas
Et jamais ne le quitte

Une ombre qui s'allonge
Ou bien se rétrécit
En fonction du soleil
Qui éclaire le mot

Il est des mots obscurs
Et des mots lumineux
Comme il est des mots bas
Et des mots élevés

Des mots qui font de l'ombre
Et des mots qui éclairent
Des mots qui assassinent
Et des mots qui font naître

Tous ils traînent leur ombre
Qui projette sur terre
Comme en sous-entendu
Le non-dit qu'ils contiennent

Les mots ne sont pas nets
Les mots sont ambigus
Ils traînent un passé
Qui a fui les mémoires

Ils parlent d'un présent
Qui simultanément
Est futur et passé
Soit ni passé ni futur

Un mot n'est jamais seul
Il est toujours à double
Car le mot qu'on écrit
N'est pas celui qu'on lit.

Toi le mot qui me suit
Ou bien qui me précède
Et qui se manifeste
Toujours à contre temps

De ton ombre ou de toi
Au passé, au futur
Ou encore au présent
Que comprendre et qui croire ?

Jean-Marie Brandt
Villars-sur-Ollon, 2 mars 2014

LA CHAPELLE...

La chapelle en ce beau clair de lune
Me reste en souvenir du passé
Je la revois dans cette nuit brune
Cette nuit dont j'ai souvent rêvé.

Subtile image en lointaine enfance
Ma chapelle était ce rêve voilé
Que le seuil de l'adolescence
Mute en brutale réalité.

Je rêvais sous ce beau clair de lune
Plein d'espoir de te rencontrer
Mais la nuit me paraissait si brune
Et mon rêve fou s'est envolé.

J'aurais offert ma dernière thune
Pour revoir cette chapelle un soir,
Peu m'importe que la nuit soit brune
Car c'est toi seule que je veux voir.

Rêver d'une nuit, d'un clair de lune
D'une chapelle en une chanson
Valais avec ma dernière thune
Chant de rossignol, chant de pinson.

Sans la chapelle, sans clair de lune,
Comme lumière sur mon chemin,
Sans une chanson, sans cette nuit brune,
J'ai trouvé Paulette Valentin.

Alfred Herman

VOTRE ÉCRIN...

Votre écrin, Monsieur, d'informatique,
Rêve éternel, jamais démodé,
Tous renseignements, belle technique
Tous souvenirs si bien protégés.

Il vous en aura fallu des thunes
Sans rien en connaître pour autant
Tout s'effacera, car sur les dunes
Le sable s'estompe dans le vent.

J'ai vu le gaz, sublime éclairage,
Ces réverbères, quelle invention,
Ce bec Auer qui mettait en rage
C'était le sommet, la perfection.

J'ai vu tous ces phares au carbure
Ces autos aux sirènes-klaxons
Mon poste à galène, valeur sûre
En guerre, clandestin, quel renom.

Jaillit alors un soir l'étincelle
Le règne de l'électricité.
Puis je perds, avec sa manivelle
Mon phonographe tant adoré.

J'aimais aussi ce vieux téléphone
Sa manivelle, deux ou trois tours
C'était l'avenir pour Perséphone,
Pour moi, c'est le PASSÉ POUR TOUJOURS.

Alfred Herman

J'AI VU PASSER...

J'ai vu passer bon nombre d'années,
Aux teintes de nos rêves d'enfants
Pourtant visions soudain surannées
Et l'on pleurait sans dire aux parents.

On faisait des rêves fantastiques,
Partir sur les flots du Nilpopo,
Ou s'en aller vers les Amériques
Sinon vers le Kilimandjaro.

J'ai vu passer durant ces années
Toutes ces inventions dernier cri
L'ère de l'atome est arrivée
Et sa bombe sur Nagasaki.

Puis j'ai vu surgir l'informatique
Un monde où l'homme fait place au robot
Son cerveau devenant relique
De ce qu'il fut des siècles plus tôt.

Puis mourra soudain l'informatique
Avec tout ce qui lui fut confié
Archives et pièces historiques
Que vous ne mîtes pas sur papier.

Jamais, jamais rien ici ne dure
Même cet électronique écrin
Finira comme gaz et carbure
Dans dix ans, mais peut-être demain.

Alfred Herman

LES COLOMBES DU SAINT ESPRIT

Un nuage de grands oiseaux
Ondule au-dessus de ma tête.
Vers le canal,
Ils se séparent,
Puis se rejoignent
Au creux du ciel.
Les colombes du Saint Esprit
Se sont là donné rendez-vous.
Il en faudrait mille nuées
Pour visiter la terre entière
Et la blanchir de tous ses maux !

Luce Péclard

VIGNE VIERGE

Le peuple des feuilles
Massé sur un mur
Gonfle son levain
Puis éclate au vent.
Il s'agite,
Se soulève
Avec les bourrasques,
A la même heure,
Au même endroit,
Déterminé :
Il est grand temps de se dresser,
De réagir au moindre souffle,
De dire halte à l'indifférence
Et hâter la révolution !

Luce Péclard

PONT SUSPENDU

Passagère d'un monde
Imprévisible et improbable
Où tout peut arriver,
Fractale incertitude
Au-dessus de l'abîme,
Je reste reliée
A mes divins haubans,
Autre réalité
Qui toujours me ramène
A ma passerelle intérieure.

Luce Péclard

LES ADOLESCENTS

La maison rose, sise au sommet du village, s'est vue transformée en école. Le propriétaire, un paysan, utilisait le rez-de-chaussée et vivait confortablement de la location des étages supérieurs qui accueillaient les écoliers. Lui, et sa famille, supportaient patiemment le théâtre des générations d'enfants qui, tel un ouragan, envahissaient quotidiennement l'escalier de leur maison et les alentours.

Et soudain, dans ces alentours transformés en cour de récréation, l'adolescent Yvper leva les yeux sur l'orpheline Myrzu.

Cette dernière, autrefois solitaire, avait redressé la tête au décès de son père, comme investie de la mission d'épauler sa mère qui faisait face à un ménage de cinq enfants et des hectares de vignes et de champs. Elle se sentait à la hauteur de sa nouvelle situation. Il faut dire que le hasard de la vie, ayant placé ses sœurs aînées loin du domicile, l'avait poussée à vivre non plus le rôle de la fille du milieu, mais celui de l'aînée ! Cet automne-là, âgée d'un peu plus de treize ans, elle enveloppa son jeune corps, dès les premiers froids, dans un nouveau cardigan, taillé sur mesure, pensa-t-elle, alors qu'il était de deuxième main ! Qu'importe, il mettait en valeur ses formes nouvelles, la rendait belle, sûre et forte !

Yvper prit l'habitude de la regarder dans la cour de l'école. Elle n'a pas baissé les yeux et porta longtemps son nouveau vêtement.

C'était hier… Oui, il y a longtemps !

Un jour, en le voyant arriver près de la maison rose, Myrzu ressentit au fond d'elle « quelque chose » d'inconnu. Lui aussi. Dès lors, ils vont se chercher, se trouver et parler de tout et de rien. Ils savent seulement qu'ils ont, ce qu'on appelait autrefois, un « faible » l'un envers l'autre. Ce sentiment nouveau leur plut. Il devint alors doux à leur cœur de se promener dans le quartier de l'autre, de se retrouver sur le chemin de l'école, de la laiterie, des vignes et des champs.

Un jour, plus audacieux, Yvper lui parla de la course de ski du dimanche suivant. Cela ressemblait fort à un rendez-vous : elle promit d'y assister en spectatrice et de l'attendre au pied de la piste. En vérité, elle aurait préféré un rendez-vous sur une plage de sable plutôt que sur la neige. Mais elle prend ce qui s'offre à elle, le cœur battant, la tête dans les nuages.

C'était hier…, c'était ce matin…, c'est là, maintenant, le jour de la course ! Elle brave le froid en se rendant à la montagne. Puis, elle se joint aux spectateurs et attend. Elle attend longtemps. Elle se gèle les pieds dans la neige.

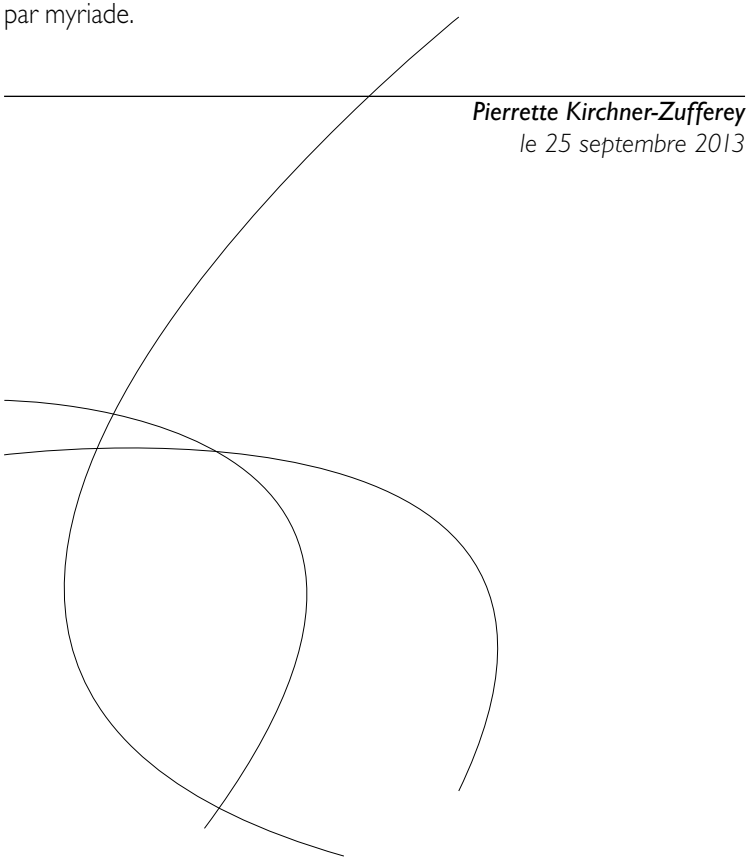
Oh ! comme elle a froid ! Finalement, elle renonce au plaisir de le retrouver et retourne au téléphérique. Dans la salle d'attente, elle délace ses chaussures, frotte les mollets engourdis dans ses premiers bas nylon. Un homme la regarde, remet une bûche dans le calorifère. Vite, que l'heure avance, qu'arrive le départ de la prochaine descente en plaine où elle se réchauffera au fourneau potager de sa maison.

Elle s'est réchauffée, mais le mal était fait : le bacille, installé en elle deux ans plus tôt, se réveilla. Sa vie devint une succession de toux, de frissons et de fièvre. Il ne fut plus question d'école, de batifolage… et d'Yvper, car la rumeur, quel vilain mot, de l'infection qu'elle subissait se propagea comme une traînée de poudre. Elle rappelait à tous la maladie qui avait emporté son père.

La pauvre toussait, toussait à cracher ses entrailles…

Alors…, dans sa nouvelle situation, surtout devant l'absence de son ami, l'innocence de son premier amour se blessa. Et dans son cœur s'éteignirent des étoiles par myriade.

Pierrette Kirchner-Zufferey
le 25 septembre 2013



MOTTO :

« Règle no 1 d'une bonne histoire :

« Le chat s'est assis dans son panier »

n'est pas une histoire.

Mais « Le chat s'est assis dans le panier du chien »

est l'amorce d'une histoire. »

John Le Carré

IL DIT ÇA (fragment de roman)

Il fait chaud à Bucarest, en été. Très chaud, et puis, il ne se passe rien : les amis, les connaissances sont loin. On est confiné entre les coulées de sueur et l'ennui sans nuages. Surtout quand on pratique le journalisme. Après le dernier reportage conçu, travaillé, publié, on se sent un peu bancal, on a l'impression de marcher ayant perdu une chaussure.

Ce que je viens raconter n'a été qu'un épisode parmi beaucoup d'autres. Parce qu'il y a eu pas mal de moments, tout aussi pénibles.

Par exemple, ce qui m'est arrivé au restaurant des travailleurs de la presse.

Je suis allé là, un jour de canicule, boire une bière et, pendant que je me demandais comment j'allais finir l'après-midi, un type s'amène et demande à s'asseoir à ma table.

Je le connaissais, c'était un écrivaillon, il lançait, sur le marché une sorte d'humour naïf qui avait certains amateurs ; je lui avais, moi-même, publié quelques nouvelles, dans notre supplément littéraire.

Il avait l'air tout enjoué, voulut m'offrir du vin, j'acceptai, on a bu deux bouteilles en bavardant de choses et d'autres.

Le temps passant, son expression devenait de plus en plus sombre, il n'y avait pas moyen de savoir ce qui se passait dans sa tête et j'avais renoncé à jouer aux devinettes, quand il se leva et, d'un bond, m'arracha les lunettes de soleil de la pochette.

Après les avoir regardées quelques minutes en silence, il se mit à parler entre les dents, sur un ton lugubre.

« Vous, les autres, vous avez toujours des lunettes de soleil et d'autres bricoles, mais ça ne va plus durer comme ça. »

Et, pour appuyer ses dires, il commença à tordre la monture, à la casser entre ses doigts, et tapa ce qui restait contre le rebord de la table.

« Voilà, hurlait-il, c'est comme ça qu'on va vous briser les os, il n'en restera rien de vous, comme ça, comme ça ! Cette fois, on va finir ce que Hitler a commencé. »

Et il s'acharnait de plus belle contre les débris qui jonchaient la table.

Mais, à un moment donné, il eut un haut-le-corps, s'arrêta net au milieu de ses marmonnements, porta une main à son visage et se perdit rapidement dans un couloir.

J'avais du mal à comprendre, j'essayais de voir plus clair dans cette sortie, quand le serveur s'approcha et me demanda si je voulais encore quelque chose. Devant mon refus, il me dit qu'il finissait son service et s'enquit si je pouvais payer l'addition, tout de suite.

Parce que, il me l'apprit, le type, l'humoriste, était parti sans régler ce qu'il avait commandé. À peine avais-je acquiescé que le garçon ajouta : « La nappe, je ne la mets pas sur votre compte, je la prendrai à la maison et je dirai à ma femme de la laver. J'ai tout vu et je sais que vous n'y êtes pour rien. »

Étonné, je jetai un regard et je vis la table baignée de soleil ; tout le bas du morceau rectangulaire de tissu était taché de sang. L'humoriste s'était rudement coupé les doigts en brisant les verres fumés pour me montrer le sort qu'il nous réservait, « aux autres » !

Une panique mystérieuse s'empara de moi dès que je fus dans la rue. Ce n'était pas un instant de faiblesse comme celui qui avait suivi la fameuse scène avec Angel. C'était tout autre chose, quelque chose qui se forme et grandit en toi sans que tu t'en aperçoives, quelque chose qui est d'autant plus fort que c'est inexplicable, nébuleux, caché.

Peut-être, s'il s'était agi de mon sang, je n'aurais pas été paralysé par la peur.

Ce qui m'effraya, probablement, fut le fait que l'autre était à tel point sous l'emprise de la haine qu'il n'avait pas senti la douleur, ni remarqué le sang qui coulait de ses doigts pendant sa petite démonstration symbolique.

Il avait, le pauvre, oublié, l'aspect pratique. Des choses qui arrivent !

Benjamin Dolingher

COINTRIN : D'UN MARÉCAGE, ILS ONT FAIT UN AÉROPORT

Cette année 1920, l'histoire fait une pose dans le pré de Teppes, à la limite du marécage de Cointrin. Elle est portée par un homme jeune, Louis Dussouliez[1], membre d'une famille d'agriculteurs de Meyrin. Depuis 1816 date du passage du territoire communal à la Suisse alors qu'un membre de la famille Gilbert était maire, la vie du village est organisée par les travaux de l'agriculture et les familles se succèdent à la tête de la communauté. Au moment de notre récit, les festivités de 1916 qui viennent de marquer les cent ans de la réunion des vieux villages à la Suisse, sont encore présentes dans les mémoires et tous les villageois se félicitent d'être passés du bon côté de la frontière, à l'écart de la guerre qui vient de ravager l'Europe.

Dans ce décor de prés et de marais, l'été 1920 est une belle saison, lourde de foins emplissant les chariots. La fenaison se fait en silence, sinon quelques rires de jeunes filles placées au sommet des voitures. Louis Dussouliez commande la petite troupe engagée dès l'aurore à enlever le foin du pré des Teppes. Elle y passera la journée pleine, sauf embarras. C'est bien ce qui arrive vers 10 heures avec un bruit bizarre qui tient à la fois du hoquet et du ronflement, accompagné de frottements mécaniques réguliers qui peu à peu emplissent l'espace. Une étrange machine pareille à un cigare brillant auquel on aurait ajusté des ailes de toile approche en survolant les faneurs.

Les villageois, bons catholiques – ce que Genève leur reprochait à l'époque de leur union à la Suisse – pourraient imaginer une apparition. Ce serait ignorer l'aspect de la bruyante machine qui se pose sur le pré, avance en cahotant sur de fortes roues pour enfin s'arrêter dans un dernier et bruyant hoquet.

Un homme en uniforme d'officier, Edgar Primault, surgit du berceau de métal prolongé de toile. Empoignant les haubans qui maintiennent les ailes, il saute à terre, rajuste son uniforme, étreint les notables venus l'accueillir : le docteur Guglielminotti, l'ingénieur cantonal Charbonnier et le journaliste Philippe Latour qui portera un temps les espoirs du « champ d'aviation ». D'un geste bref, l'officier salue aussi les faneurs qui s'approchent prudemment, ainsi que Vecchio, le berger d'un troupeau bêlant qui vient de rejoindre le pré depuis la pâture des marécages.

1 - Nom fictif. Tous les autres noms qui apparaissent sont tirés de la chronique.

Tout sépare le pilote-officier et ses amis notables établis en ville de ces hommes, bergers ou faneurs vivant au village. Tout, sauf le marécage qu'on va arracher à son ancien état au terme de discussions ardues et discrètes entre l'État de Genève, fortement demandeur et le propriétaire – resté inconnu - de ce marécage loué à ferme au berger Vecchio dont les moutons vont tondre l'herbe de l'unique piste dans les dix ans à venir.

Un bref retour-arrière d'une année nous ramène en 1919, date d'une décision résolument « moderne » prise par le gouvernement genevois : un projet de terrain d'aviation de 137 ha. sur les communes de Collex, Bellevue Genthod et Versoix. Le projet est accompagné d'un crédit de 675.000 frs voté par le Grand Conseil pour son acquisition et son aménagement.

Comme souvent on a pensé que l'argent étoufferait les résistances… C'était compter sans la « rogne » qui oppose de longue mémoire les villages aux « bureaux » du canton. Tant à Collex, qu'à Bellevue, à Genthod qu'à Versoix, une opposition systématique allait déclencher un épais brouillard juridique.

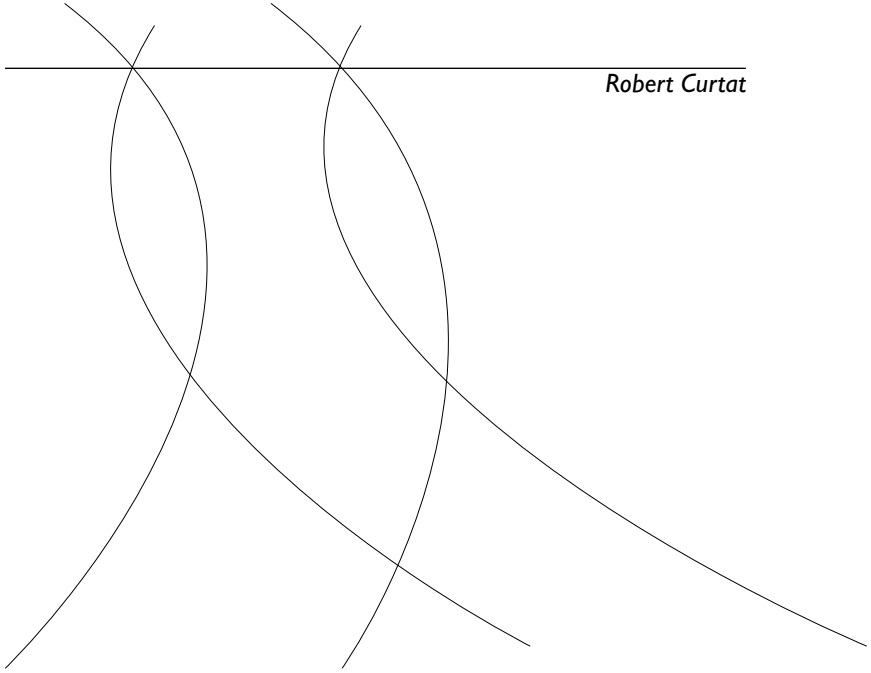
La République n'avait d'autres ressources que de se replier sur « une zone marécageuse longue de 1 km. offrant 575 000 m2 sur la commune de Meyrin ». Le 17 juin 1920, le crédit de l'option Collex-Bossy est transféré sur Meyrin-Cointrin. Trois jours avant que le premier lieutenant Primault – l'homme en habit d'officier – ne pose son avion au milieu du pré de la Chabri.

Avant de lancer les travaux en cette fin d'été 1920, l'ingénieur cantonal Émile Charbonnier et son ami le docteur Guglielminotti conviennent d'accorder un répit à la campagne, jusqu'à la coupe des blés en automne. Cet adieu silencieux au passé précédera le passage du champ cultivé au champ d'aviation. Bientôt arrivent les moissonneurs suivis des terrassiers comblant les fossés, arrachant les haies, déracinant les arbres. D'autres ouvriers nivellent le terrain pour recevoir le hangar à avions transporté depuis le vieil aéroport de Saint-Georges. Déjà le champ d'aviation apparaît avec son petit bâtiment administratif au cœur d'une surface gazonnée de 24 hectares, deux hangars en bois pouvant abriter une dizaine d'avions, une installation TSF pourvue de deux mâts de 30 m. et un radiogoniomètre permettant le guidage des avions. À la tête de cette « base » desservie par cinq professionnels, nous retrouvons Philippe Latour qui accueillait le pilote au pré de la Chabri.

Deux ans plus tard, le développement de la ligne Paris-Lausanne-Genève renforce l'offre de trois compagnies actives sur l'aéroplace. Au fil des mois 186 passagers ont décollé de Cointrin et 177 y ont atterri. La progression apparaît dans le personnel réquisitionné au sol – on passe de cinq à huit employés – et au nombre de passagers ayant utilisé l'« aérogare ». L'aventure va se terminer lorsque plus de deux appareils atterriront dans la même journée scellant ainsi définitivement le destin du vieux marécage.

Cet événement survient à l'été 1926, deux mille jours après le premier atterrissage dans le pré des Teppes. Et déjà, la légende cède la place à la chronique…

Robert Curtat



ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Dix heures moins un quart. Les élèves de la classe des grands regagnent leurs bancs pour la leçon de composition française. L'instituteur a écrit au tableau noir le titre du récit à rédiger : « Braconniers de mots ». Il précise : « Durée : deux heures. Le travail sera noté ».

Jean ferme les yeux. Il voit le tableau de Frédéric Rouge accroché aux madriers du salon de ses grands-parents : l'homme à la longue barbe et aux habits de futaine qui avance entre les arbustes couverts de neige dans la lumière de l'aube, le regard vif sous la casquette de feutre, la main crispée sur les pattes du chamois qu'il traîne derrière lui. Mais le garçon sait bien qu'on ne lui demande pas d'écrire une histoire de chasse aux bouquetins au petit matin. C'est une traque clandestine des mots qu'il doit narrer mais pour une telle épopée, il n'a pas la moindre idée ! Il se penche vers Eva, sa voisine. Ils échangent un bref regard accompagné d'une moue témoignant de leur désappointement. La tête entre les mains, Jean cogite tandis qu'autour de lui la classe s'assombrit, puis se métamorphose en forêt d'arrière-automne, muette et figée. Devant le tableau noir ont surgi des frênes squelettiques, devant les fenêtres, des ronces nues, au sol des herbes brunies par les premiers gels. Mais pas une feuille ne tremble, pas une aile ne bat, pas même un insecte ne s'insinue sous une écorce d'arbrisseau. Jean tire alors Eva par la manche. Les deux adolescents se glissent entre les tables sur le tapis de feuilles mortes, le sac à mots en bandoulière. Par-dessus les épaules des camarades, ils tentent de saisir quelques bribes d'un récit en rapport avec le sujet donné, une vénerie illicite dans les leçons de vocabulaire ou une pose de collets prohibés dans les dictionnaires : en vain. À son pupitre, derrière une haie d'épine noire, le « garde-classe » en blouse grise remplit son registre. Alors, Eva entraîne Jean vers la fenêtre du fond. Elle l'ouvre puis la referme sans bruit derrière eux et ils s'installent sur le rebord en grès. Les premiers rayons du soleil ont percé le brouillard. Dans le préau, autour de la fontaine qui murmure une chanson de novembre, les moineaux picorent les miettes tombées des tartines des écoliers.

Tout à coup, dans la classe, le tonnerre éclate dans le silence automnal. Le maître d'école a frappé du poing sur son bureau. Il bondit de sa chaise, se précipite vers la table d'un élève et saisit l'anthologie que le plagiaire consultait sournoisement. Puis il ouvre la première fenêtre et lance le livre dans la cour. Du recueil tombé sous le marronnier s'envolent alors le pélican de Desnos, l'albatros de Baudelaire et le septicolore de Cendrars. Jean tend son filet d'oiseleur et les fait entrer dans la cage de Prévert. Puis Eva saute sur le dos du dromadaire d'Apollinaire, elle emmène avec elle le lièvre de Guillevic, le lion, le renard et le loup de La Fontaine et les fait danser sur sa feuille de papier.

Onze heures quarante-trois. L'instituteur se lève : « C'est terminé ! Remettez-moi vos copies ! ». Il aperçoit alors les deux chaises vides, s'inquiète : « Où sont Jean et Eva ? »

En réponse, le garçon et la fille effacent un à un les montants, traverses, gâches et crémones des fenêtres, lancent dans la classe des éclats de soleil, arrachent délicatement une plume de l'oiseau de Jonathan pour parapher leur œuvre et viennent déposer, sous les yeux des camarades et du maître éberlués, un bestiaire en vers de toutes les couleurs.

Jean-Luc Chaubert

ARRÊT DE BUS

L'arrêt de bus ordinaire se compose d'une cage vitrée, d'un banc sans dossier, d'une corbeille à papier et d'une canette de bière vide. Sur le banc, une main anonyme a inscrit « Steph aime Grégory. » Les parois sont décorées d'un horaire interdit aux myopes, de quelques tags et d'une affiche représentant une dame vêtue d'un soutien-gorge rose saumon ; cette personne toute en courbes savoure un chocolat, paupières abaissées en signe de ravissement. Ce qui prouve que le chocolat s'apprécie mieux en déshabillé.

Sur le banc ont pris place une jeune fille qui fume d'un air dégoûté et une vieille dame flanquée d'un cabas plus gros qu'elle. Un homme cravaté fait les cent pas, un attaché-case à la main gauche et un téléphone à l'oreille droite. « OK. À onze heures ? Ouais… Ciao ! » Puis, se tournant vers les deux femmes : « Est-ce que le 8 est déjà passé ? » La jeune fille répond par un jet de fumée, la vieille dame par un timide : « Je crois pas. » L'homme fait « pff », se précipite sur l'horaire, suit d'un doigt fébrile une rangée de chiffres, soupire, secoue la tête, donne un coup de pied dans la canette, qui file sous le banc, et compose un numéro sur son portable en fronçant les sourcils.

Arrive une maman précédée d'une poussette d'où émerge une peluche élimée à tête d'épagneul, dissimulant ce qui doit être un bébé. « Est-ce que le 8 est déjà passé ? » interroge la maman. Prudente, la dame au cabas chuchote : « Il semble pas… » La fumeuse laisse tomber son mégot, fronce le nez et se cale des écouteurs sur les oreilles.

Mais voici un bus. Pas de chance, c'est le 9. Il est bondé. Les voyageurs, debout, serrés, cramponnés, oscillent pour laisser descendre un monsieur à l'air suisse-allemand, ventre en avant, lunettes sévères et barbiche en pointe, qui prend son temps avec majesté. Il est suivi d'un adolescent efflanqué, qui paraît avoir été comprimé par des voisins plus puissants que lui. À peine a-t-il mis le pied sur le trottoir qu'il demande à l'homme à l'attaché-case si le 8 a déjà passé. Pour toute réponse il n'obtient qu'un « Allô » tonitruant, car l'homme s'est de nouveau collé son portable à la joue dès les premières notes de la Marche turque égrenées par l'appareil. L'étroit jeune homme reprend un peu de volume et va s'appuyer nonchalamment contre la dame en soutien-gorge, qui l'accueille de son air extasié.

Tel est le sort des habitants des villes. Ils attendent le bus 8 entre une dame peu vêtue et une canette vide, en regardant passer le 9, le 14 et le 26. C'est ce que l'autre jour, à la radio, un sociologue genevois à l'accent vaguement oriental appelait « l'aliénation spatio-temporelle de l'individu urbain. » Diagnostic irréfutable, qui ne donne cependant qu'une faible idée du pathétique de la situation.

IMPRO SUR LE STADE DU MIROIR, DERNIER ESPOIR POUR TOUS

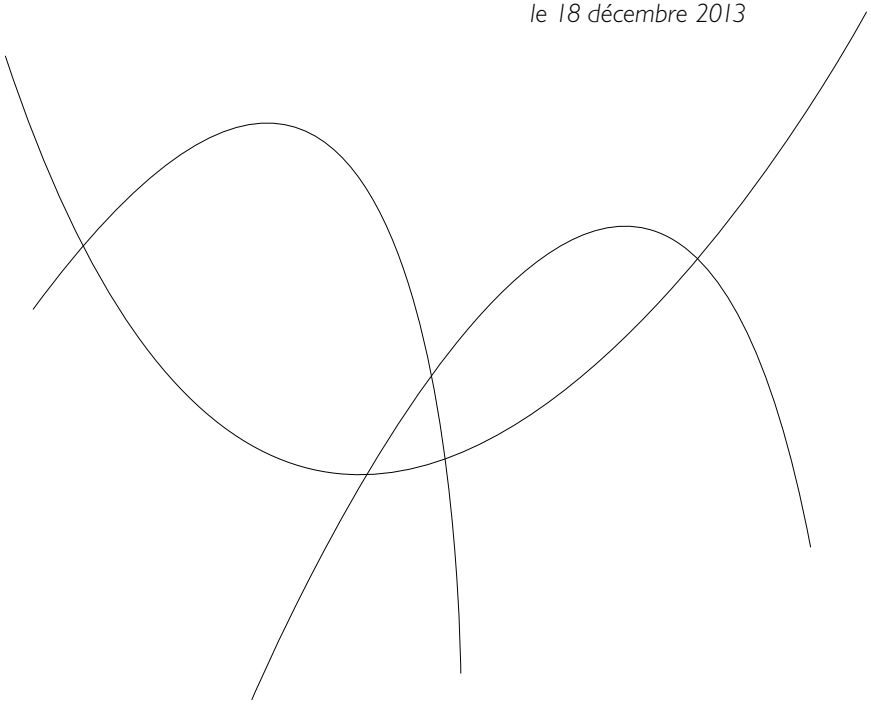
Nous vivons un temps où les demi-dieux, les héros, les stars, les vedettes, les célébrités, les VIP, de quelque formation, naissance ou origine qu'ils soient, princes, chanteurs, artistes, politiciens ou bons à rien sont affublés, par une ironie devenue imperceptible, du titre honorifric de people, ce qui signifie peuple, alors même qu'ils en sont le contraire. L'expression vient sans doute du peuple juif qui, s'il n'est pas le seul, est le plus connu à avoir obtenu du Dieu qu'il a créé qu'Il le désigne comme le peuple élu. Ici le peuple élit les élus et les nomme people, la traduction fait toute la différence. Ainsi le Mist anglais traduit Mist en allemand fait de la brume du fumier ! Cette traduction est l'initiatique confirmation du baptême. Le people est l'antipeuple, l'euphémisation du peuple. C'est le stade du miroir quand les misérables se voient représentés en puissants, riches, beaux et le reflet du miroir se réverbère sur leurs faces ébaubies, lunes muettes. L'effet de miroir se renverse et ils se mettent à imiter ce qu'ils croient être leur image, comme si le mimétisme engendrait le réel, en acquérant, à crédit évidemment, les chaussures, vêtures, galures, coiffures, peintures, bariolures et les hures et allures de leurs idoles.

En cet heureux temps, les dieux tutélaires, pour pérenniser les choses, construisent un immense stade dit du miroir qui favorise ces relations entre les idoles et leurs adorateurs. Tout y est fait de panneaux et poutrelles de verre, d'aluminium, de titane et de composites eloxés, aux teintes or, argent, rubis qui constituent des miroirs aux mille reflets. Ce sont les chers Chinois aux mille bras qui le construisent dans les collines grises du Gobi. Il contient tous les people du monde, en alternance, par vagues de dix mille chaque semaine et, sur ses gradins, par cinq cent mille tous les consommateurs qui ont droit au pèlerinage, en principe une fois, dans leur vie de misérables chanceux. C'est Jérusalem, St Jacques, Lourdes, Guadalupe, Medugorje, Fatima, Gangotri, Lumbini, Teotihuacan, la Mecque plus ultra réunis enfin grâce à l'ONU, à l'UNESCO et à l'industrie chinoise. Tous les salaires des humains sont versés directement sur le compte du stade du miroir qui contrôle l'agroalimentaire et nourrit les croyants de pains et de poissons synthétiques afin de préserver les mers et les terres. L'hymne universel en chinois nasillard pentatonique avec l'accent de la banlieue de Shanghai sud, joué dans le stade et fredonné par toutes les tablettes, les céréales et autres porteuses de son, est déjà su par les embryons, voire les fœtus, j'in t'in tien, amen, piti miloil pal la balbinchitte, di-mi si j'y suis li pli bielle…

Les people, chaque semaine, se battent comme des gladiateurs, des chiffonnières, des lions, des plâtres, à bâtons rompus et à couilles aplaties, hommes, femmes, transgenres et drag queens ou kings, jusqu'à ce que mort s'ensuive et elle s'ensuit, et puis, faveur suprême, les spectateurs communient en recevant une grosse morce

sans os, de people mort en martyr, l'unique vraie viande de leur vie, ramenant chez eux un arrière-goût de star avec un reflet du miroir. Ainsi chaque semaine dix mille vedettes sont sacrifiées, ce qui crée une heureuse dynamique sociale, puisque dix mille nouvelles célébrités surgissent chaque semaine, issues forcément du peuple. Le rêve de chacun, du peuple au people, est enfin réalisé. Chacun a une chance sur vingt mille de devenir people chaque année, donc une sur mille en vingt ans, il est donc presque sûr d'y arriver et de régner au panthéon des médias, réseaux sociaux, palaces bleus des mers du sud, durant une saison, avant d'aller mourir en pleine gloire, en massacrant ses semblables et rivaux, au cœur du plus grand continent devant cinq cent mille candidats qui ont encore échoués cette semaine et devant cinq cents mille caméras qui ne tournent pas, Galilée avait tort, mais qui pixellisent le monde.

Pierre Yves Lador
le 18 décembre 2013



LE STADE DU MIROIR ? EXPLICATION DU CONCEPT !

En écoutant les informations, un soir récent, j'ai cru qu'il s'agissait du stade de football du Mont, transformé en un miroir glacé, si ce n'est verglacé, avant l'arrivée du F-C Bâle. Comme je commençais de connaître les dissidents de la Pleine Lune et leur élévation d'esprit et que j'avais zappé notre dernier rendez-vous, j'en conclus que je devais être dans l'approximation et qu'il fallait que je m'abreuve à la source unique : Wikipédia.

Je me plongeais ou plutôt, je trempais précautionneusement le pouce de mon pied dénudé dans la bouillie minable intitulée :

Dossier : Le stade du miroir. J. Lacan. Explication du concept.

Il s'agissait d'un texte bourré de fautes d'orthographe, de « Omar m'a tuer », d'homonymes qui changeaient le sens des phrases ou qui les rendaient insensées, le tout certainement écrit par un collégien. À la fin du devoir, prête à tirer les oreilles de son auteur, je vis qu'il nous ordonnait ceci :

« Vous n'êtes pas autorisé à ajouter des commentaires »

Et là, miracle, pas la plus petite erreur dans cette phrase piégeuse, ce qui me permit de gagner du temps.

À la lecture de cet abrégé manquant totalement de la verve lacanienne, j'en déduisis qu'en se regardant dans un miroir, un enfant entre huit et dix-huit mois, quitte l'Autre pour devenir Je. Fin du stade du miroir ! Bien trop simple, puisque selon Rimbaud, à l'adolescence : Je, est un Autre. Le miroir, lui, ne bouge pas, il reste tranquille contre son mur tandis qu'au fil des années, Je, qui a repris sa place, se déglingue, se ride, se sclérose, se couperose. Je, grommelle contre ses cheveux gris, contre ses paupières tombantes, contre ses rides, contre ses verrues et parfois contre ses bajoues. Quand le miroir est psyché, Je, voudrait mourir ! Voir sa décrépitude de haut en bas, c'est encore pire !

Je, a vieilli, Je, n'en peut plus, il redevient l'Autre, un Autre si étrange, si étranger même, que Je, ne reconnaît plus ni Je, ni l'Autre. Épisode qui est arrivé à Freud, à la fin de sa vie, ainsi qu'à la mère d'une amie, mère âgée et atteinte de la maladie d'Alzheimer, qui lui demanda dans l'ascenseur, qui était cette vieille femme laide qui les accompagnait. Mon amie, ayant encore la faculté de compter jusqu'à deux, préféra ne pas répondre à sa génitrice.

D'après Lacan, le stade du miroir permet à l'enfant de comprendre que ces membres, ces mains, ces pieds, qu'il regarde avec jubilation tout en gloussant de plaisir, lui appartiennent et font de lui un Je. Bien trop simple ! Je suis sûre, qu'avec ou sans miroir, chaque fois qu'un petit humain, âgé de dix-huit mois ou plus, prend une beigne ou un gnon, la douleur lui fait regretter que Je… ne soit pas un Autre !

Chris Koufrine

CHUTE DE DAMES

Je faisais partie d'un petit groupe de férus d'écriture, nommé « Les dissidents de la pleine lune », groupe qui se réunissait logiquement, une fois par mois, à la période de la lune pleine, dans une gargote agréable, pour venir y lire des textes pondus plus ou moins laborieusement sur un thème choisi en commun.

Ce soir-là, le sujet à travailler, pour le mois suivant, était : expressions au sens propre et au sens figuré.

Assise devant mon clavier, immédiatement, a jailli sous mes doigts l'expression : « Con comme la lune » que je faillis même écrire au pluriel, mais comme j'aimais aussi tendrement que sincèrement mes amis écrivains, je renonçais aussitôt à cette expression, ne voulant faire de peine ni à eux, ni à la lune.

J'ai d'abord cherché sur internet plusieurs listes d'expressions au sens figuré; j'en ai trouvé quelques-unes très sympathiques, très édulcorées aussi. Normal, elles avaient été rédigées par des classes de collèges. On ne doit plus beaucoup s'amuser dans les classes de collèges.

De guerre lasse, je suis partie titiller Wikipédia, et là, je suis tombée sur deux exemples de phrases au propre et au figuré, ce qui n'est vraiment pas énorme.

Exemple no 1 : « Lucie tombe par hasard sur sa meilleure amie » ce qui signifie qu'elle rencontre sa meilleure amie, et exemple no 2 « Louise tombe dans l'escalier », ce qui signifie qu'elle s'est cassé la figure ou autre chose dans l'escalier.

Des exemples, à mon avis peu judicieux car, un jour funeste de novembre 2009, je me trouvai dans un café moudonnois, précédant quelques amis dans l'escalier qui menait à la salle du sous-sol, une dizaine de marches sans problème, sans rampe salvatrice non plus ! Au moment où je quittai la dernière marche et où je posai le pied sur le sol dallé de l'estaminet, mon troisième œil, qui, en l'occurrence, se situerait dans mon dos, ou alors mon intuition, ou mon instinct de survie, c'est au choix, m'a soufflé : « Attention, chute imminente ! » Vous ne me croirez pas : le temps que je me roule en boule autour de mon volumineux sac à main pour protéger les quelques dents qui me restaient, ma meilleure amie, Corinne, après avoir loupé une marche, me tomba dessus dans l'escalier. Était-ce par hasard ? Je le pense. Sinon, pourquoi tant de haine ?

Corinne est donc tombée par hasard dans l'escalier, sur son amie. (Car je ne me targue plus d'être sa meilleure amie) On pourrait croire que cette phrase anodine, sortie de son contexte, est au sens figuré. Que nenni ! Vu les douleurs lancinantes dues à la déchirure de mon ligament sub-épineux de l'épaule droite et à l'entorse au poignet du même bras. Malgré son air marri et l'air navré de son mari, Corinne était contente d'être tombée sur la poire de service, poire si molle et si dodue qu'elle lui avait amorti sa chute et permis de s'en sortir sans séquelles.

En conclusion, mes deux ans de galère douloureuse et de traitements divers : plâtre, attelle, massages, ultrasons, scanner et anti-inflammatoires, m'ont prouvé qu'il ne faisait pas bon qu'une amie vous tombe dessus dans un escalier, même par hasard, mais surtout, qu'il ne fallait pas prendre les exemples langagiers de Wikipédia à la lettre !

Chris Koufrine

LA TRAQUE

Il n'en peut plus de cette vie. Toujours se cacher. Ou courir. Éviter ces produits qui rendent l'air irrespirable. Voir ses proches se faire traquer. Puis exterminer. Il abandonne. Il sort de sa cachette et attend son tour. Le Géant noir aux longues dents revient et se dirige vers lui. Il se laisse cueillir sans résister. Une voix se fait alors entendre : « Tu vois, mon chéri, cette fois-ci, je crois que c'étaient les derniers. Quelle cochonnerie, ces poux ! »

Éric Giuliana

BARBECUE FATAL

Une belle jeune femme sèche ses pleurs devant sept petits cercueils. Elle les regarde une dernière fois avant qu'un homme n'y appose des scellés sur les vis de tête et de pied. Elle s'éloigne, triste et amère, en songeant à cet accident qui leur a coûté la vie. Fatal coup de grisou ! Provoqué par un inconscient qui a voulu allumer un feu pour faire griller quelques saucisses.

Quel con, ce Simplet !

Éric Giuliana

LE DERNIER TOUR

Il est en sueur. Son cœur bat la chamade. Il tourne en rond depuis un petit moment. Il le sait. Il veut faire vite car il est poursuivi. Tout sera bientôt terminé. Ses mains commencent à trembler. Il n'en peut plus. Sa poitrine est sur le point d'exploser. La délivrance. C'est gagné ! Quelqu'un agite enfin le drapeau à damier.

Éric Giuliana

AU BOUT DU COULOIR

Plusieurs hommes attendent dans une pièce. L'un d'entre eux est assis. Une pendule indique vingt-trois heures cinquante-neuf. Le silence se fait. Minuit. L'homme assis veut se lever. Impossible. La sentence doit être exécutée.

Éric Giuliana

ÉPIQUE PARTIE DE TRIC-TRAC AVEC L'ÉTONNANT « MONSIEUR » VASIL

Je dévalai, deux et trois à la fois, les marches des quatre étages qui séparaient notre appartement du rez-de-chaussée où se trouvait la loge de « Monsieur » Vasil, à côté du hall d'entrée de notre immeuble. Monsieur Vasil et Madame Eflambiya, son épouse, étaient les concierges de notre immeuble. De la petite fenêtre qui donnait sur l'entrée, ils surveillaient jour et nuit les allées et venues dans notre immeuble. Monsieur Vasil était un homme étonnant. Il parlait quatre langues: le grec qui était sa langue maternelle, le turc, le français et l'allemand. Il avait été chef de gare aux chemins de fer ottomans. Il avait perdu son emploi lorsque le nouveau gouvernement turc, au début des années 1930, avait nationalisé les chemins de fer. Après avoir épuisé toutes ses économies, il s'était résigné à prendre le poste de concierge de notre immeuble qui venait d'être construit près de Galata, un quartier résidentiel d'Istanbul. Il était petit et maigre, et toujours de présentation respectable, habillé en veston, chemise blanche et cravate. Une touffe épaisse de cheveux blancs lui recouvrait la tête.

Monsieur Vasil était l'heureux propriétaire d'une douzaine de petits oiseaux chanteurs. La plupart étaient des canaris à propos desquels il m'apprit que seulement les mâles savaient faire de belles tirades, les femelles se contentant de faire chip-chip-chip. Les cages étaient accrochées un peu partout contre les murs de leur petit appartement. Mais le meilleur chanteur, un magnifique canari jaune-or, était placé au-dessus du lit de la loge de surveillance de l'immeuble où, souvent, nous faisions nos « épiques » parties de tric-trac, ainsi agrémentées de beaux « concerts »…

- Kalimerasas. Ti kanété? Kala isté? (Bonjour. Que faites-vous? Vous allez bien?)
- Poli kala (Très bien)
- Na peksumé tavli? (Nous jouerons au tric-trac?)
- Né. (Oui).

Monsieur Vasil, assis en califourchon sur le divan à côté de la petite fenêtre de surveillance, buvait la tasse de café turc que Madame Eflambiya lui avait apportée. Je grimpai sur le divan et me mis de l'autre côté du jeu de tric-trac qu'il avait déjà ouvert et posé sur le divan. Nous lançâmes un dé chacun pour savoir qui allait commencer. Moi: Pench, Cinq en Persan; lui: Seh, Trois en Persan.

Monsieur Vasil m'avait appris à jouer au tric-trac. Il m'avait expliqué pourquoi certains nombres étaient dits en Persan, d'autres en Turc. Le tric-trac – comme les échecs – fût inventé par les Persans il y a très longtemps. À l'époque de l'Empire Ottoman, on utilisait les noms des nombres en Persan: shesh pour six, pench pour cinq, djar pour quatre, seh pour trois, dü pour deux et yek pour un. Par la suite, après l'instauration de la République en 1923, les noms en Turc – bech pour cinq, dört (deurt) pour quatre, üç (eutch) pour trois, iki pour deux, et bir pour un – commencèrent à être utilisés. Mais, chose curieuse, le nom turc pour six, alti, ne réussit jamais à remplacer chech, le six persan…

Je pris les deux dés dans ma main droite, les roulai deux ou trois fois avant de les lancer. Chech-bech! Six et cinq. Je n'aurai pas l'outrecuidance de prétendre que je jouais aussi bien que lui mais, depuis quelques mois, je gagnais presque autant de parties que lui. Après chaque partie que je gagnais, je fanfaronnais que j'étais le meilleur. Lui se contentait de sourire. Chech Bech! C'était bon pour commencer le jeu, cela permettait à l'une des deux pièces dans la prison adverse de « s'enfuir ». Monsieur Vasil lança les deux dés à son tour: Djar i Dü, Quatre et Deux. Ce n'était pas mal non plus. On pouvait faire une « porte » qui réduisait les chances de fuite des pièces prisonnières. Il gagna le premier jeu. 1-0. Au deuxième, la chance continua à lui sourire: il eut deux doubles: Dü Besh, et Dü Seh, Deux fois Cinq et Deux fois Trois, et il gagna par: « Marz », une victoire qui compte double. 3-0. Je commençai à réaliser que je pouvais perdre 5-0. L'humiliation! Mais la chance tourna et je gagnai les deux jeux suivants. 3-2. Ensuite, nous gagnâmes un chacun. 4-3. Je gagnai le huitième: 4-4. Nous entamâmes le dernier jeu. Il commença par

« jeter » un double: Dü Seh, deux fois Trois. Il continua avec de bons nombres. Il prit de l'avance. Je compris qu'à moins d'un miracle je perdrais le jeu, et la partie…

Je décidai de tricher. Au lieu de secouer les dés dans le creux de ma main avant de les jeter, je les « tins » entre le pouce et l'index de la main droite de manière à ce que les deux Six soient au-dessus, et je les lançai doucement pour que les dés ne touchent pas les parois. Cela augmentait les chances d'avoir un double parce que les deux dés roulent ensemble et s'arrêtent ensemble, en parallèle. Je fermai les yeux et priai pour un Dü Chech. J'ouvris les yeux: Dü Besh. Ce n'était pas mal non plus. Cela me permettait de combler mon retard. Mais « Monsieur » Vasil me dit calmement:

– Tu as « tenu » les dés. Tu dois les relancer. S'il te plaît.

– Bien sûr que non. Je les ai bien secoués avant de les jeter, tu n'as pas vu?

Tu ne les as pas secoués, tu les as tenus. Je t'ai vu.

Ce n'est pas vrai.

Tu es un mauvais perdant. Si tu ne relances pas les dés, on arrête la partie. Il faut que tu apprennes à jouer sans tricher.

J'hésitai. D'une part, j'avais envie d'arrêter la partie parce que j'étais en mauvaise posture; d'autre part, je savais que j'avais triché. Je haussai les épaules. Je secouai les dés exagérément avant de les lancer: Dört Djar! Deux fois Quatre. Je sautai de joie: Tu vois, justice est faite. Il ne dit rien. Il lança à son tour: Pench i dü, Cinq et deux. La partie se poursuivit. La chance changea de côté plusieurs fois. Il eut un double: Du Bara. Deux fois deux. Je jetai: Chech ü Seh, Six et Trois. Nous étions à égalité. Il jeta encore un double: Dü Seh, Deux fois Trois. Je marmonnai: Ce n'est pas possible de jouer dans ces conditions! Le jeu devint très serré. Bientôt, ce serait l'heure de vérité. Il me fallait un double pour gagner. Je secouai les dés énergiquement et longuement dans la main, avant de les lancer. Dü Bech! Deux fois Cinq. Je criai: J'ai gagné! J'ai gagné! Il me serra la main. Me dit Bravo en souriant. Tu vois, tu peux gagner sans tricher…

Tout à coup, le canari au-dessus du lit se mit chanter. Une magnifique tirade. Comme s'il voulait fêter ma victoire. Il n'y eut pas eu de revanche ce jour-là. La partie avait été trop longue et je devais rencontrer les copains pour aller reluquer les filles.

Dans la rue, je me mis à courir. Il me semblait que j'avais des ailes…

ALCESTE SANS BICYCLETTE

Ce matin, la vivacité de la nature a pris Alceste aux tripes, a ravivé des émotions effacées de sa lointaine enfance. Saisi par une envie irrépressible de se baigner dans le vert éclatant des jeunes feuilles, le peintre a quitté la quiétude de son atelier. Au risque de rencontrer du monde, de devoir se soumettre aux rituels sociaux, il a installé son chevalet au milieu du parc.

Il se recroqueville entre les pans de sa veste. Paradoxe de la nature, les végétaux s'épanouissent dans la grisaille de ce printemps aux allures de brumaire. Le froid aura sans doute raison des velléités de sortie du quidam. Rasséréné, Alceste revient à son but. Son pinceau imbibé de couleur, il projette de larges balafres vertes. Le geste hâtif laisse à penser qu'il improvise, pourtant, chaque mouvement est calculé, il s'applique à restituer le trouble brut que la nature suscite en lui.

Abandonner la forme au profit du ressenti, oublier les efforts concédés à la technique pour en revenir à l'essence même de l'objet, à la force vitale qu'il a sous les yeux, voilà son aspiration profonde. Le peintre se démène pour faire naître son émoi sur sa toile.

Une gamine, juchée sur un monocycle, exécute des figures au milieu du parc. Alceste la suit un instant des yeux, hypnotisé par la fluidité de sa course. Elle s'approche de lui, accomplit une volte dont il est le centre, puis une autre, plus serrée, avant de repartir plus loin.

La menace de contact écartée, le peintre cherche à se recentrer. Négligeant cette présence importune, il retourne à sa besogne. Il s'escrime, s'énerve, ses outils se rebiffent, l'œuvre résiste, refuse de se laisser poser à plat.

La fillette revient puis s'éloigne à nouveau, elle tourne autour de lui comme une mouche attirée par une charogne. Alceste tente de l'ignorer, absorbé par sa tâche. Les mâchoires crispées, il insiste, s'irrite de ses efforts laborieux.

Après un dernier jet de peinture rageur, il recule de trois pas, jauge le résultat. La vigueur, le ton, tout y est. Pourtant, quelque chose le chiffonne. Un détail qui manque, ou de trop, il ne saurait dire. Peu importe, finalement. En quelques lignes, il a rendu l'effervescence de la nature. Il se voit déjà exposer, les critiques l'encenser, relever le génie dans la simplicité, la force du message de ces taches qui zèbrent la toile. Les niais fortunés s'arracheront ses œuvres sans rien y comprendre, pour le prestige d'épingler une de ses créations à leurs murs. Alceste se voit à l'aube d'une collection verte, comme d'autres ont eu leur période bleue ou rose.

La fillette revient se poster derrière son dos. Toujours juchée sur son engin, elle assure un surplace d'un coup de pédale en avant suivi du mouvement inverse.

Il est trop moche ton tableau !

La voilà autopromue critique d'art, maintenant !

Alceste ne sait même pas pourquoi il prend la peine de lui répondre, les dents serrées.

Tu peux pas comprendre, c'est de l'art abstrait, pas du réaliste. Si je voulais montrer le parc tel qu'il est, j'en ferais une photo…

Oui mais le printemps, c'est gai, c'est pas plein de colère !

Alceste reste interdit, le pinceau suspendu. La fillette lui a déjà tourné le dos pour reprendre sa course. Sans se retourner, elle quitte le square et traverse la route hors des clous en se dirigeant face au trottoir. Alceste lui souhaite de se manger le bord. Mais, d'un élan élastique, la gamine saute la marche, amortit la réception et repart de plus belle sur son demi-vélo.

Hèlène Dormond

PRENONS DE L'AVANCE SUR LA FÊTE

Le ciel clair invitait Jean et Jeanne à la promenade. Ils partirent bras dessus, bras dessous, du lent pas de leur âge certain et contents de cette nouvelle escapade sur le sentier des mélèzes. C'était leur chemin préféré duquel ils ne désespéraient jamais d'apercevoir l'aigle au-dessus de la Cime de l'Est. Jour après jour, ils partaient, dans cet esprit-là, munis de leur longue vue.

Eh bien non ! Ce ne fut pas le bon jour : au milieu du bosquet, le banc était libre, mais l'aigle invisible. Ils restèrent quand même longtemps.

Comme à chaque occasion où ils s'asseyaient l'un près de l'autre, Jean et Jeanne se serrèrent fort et oublièrent les alentours. Ce repos dans la tiédeur du bel après-midi automnal leur allait bien. Lui s'endormit, alors qu'elle admira les alentours, dont chaque endroit lui rappelait des souvenirs. Quand une dernière fois son regard s'éleva au-dessus de la plaine, le soleil n'illuminait plus que la crête des sommets; il formait sa guirlande d'or annonciatrice de ciel pur. Craignant la fraîcheur pour Jean, elle se pressa encore plus près de lui en l'invitant à rentrer chez eux. N'obtenant aucune réponse, elle l'enveloppa dans la houppelande qui la recouvrait, croyant le réveiller en le bousculant un peu. Hélas ! Jean s'en était allé pour toujours.

Lorsque Jeanne prit conscience de la situation, elle articula des mots dont seul « Mon Dieu » fut audible. Elle s'accrocha à son époux et, sanglotant, glissa lentement dans une profonde torpeur. Ainsi, furent-ils trouvés par un promeneur.

Dès lors, on ne vit plus Jeanne autrement que sombre, triste et silencieuse, en route, chaque jour, pour le cimetière ou assise sur le minuscule rocher qu'elle avait installé sur la tombe en souvenir de leur amour de la montagne. Là, elle laissait passer les heures jusqu'au coucher du soleil. De toute façon, rien, ni personne ne pouvait lui apporter du réconfort.

Pourtant, le premier dimanche de l'avent, à nouveau sur le chemin du cimetière, une petite main s'est glissée dans la sienne. Une secousse à peine perceptible troubla le rythme de son pas, mais elle continua sa marche rapide et déterminée. Soudain, les petits doigts s'agrippèrent plus fort à sa main. Alors, elle baissa son regard et, au bout du bras tendu, elle vit une petite fille qui trottinait en s'accrochant à elle.

À l'entrée du cimetière, la vieille dame secoua sa main, se libérant ainsi de l'emprise de l'enfant. C'est pas un endroit pour une fillette, marmonna-t-elle. Puis, elle s'approcha de la tombe et se posa sur le rocher, le regard dans le vague. Elle s'était à nouveau installée dans le silence de sa douleur. Assez vite, un frôlement la fit sursauter.

- Tiens, Madame, pour la lumière ! Jeanne, surprise, se retourna vers la voix et vit la même enfant lui poser, sur les genoux, une lanterne et une boîte d'allumettes et, de suite, prendre les jambes à son cou en direction de la sortie du cimetière.

"Pour la lumière, qu'elle a dit ! Pour la lumière", répéta-t-elle à haute voix, en allumant la lanterne. Elle connaît ces mots. "Oui, Jean, ô mon Jean, c'étaient tes mots! Tu les prononçais chaque jour des avents de nos 55 ans de mariage ; c'était ta manière d'apprivoiser les longues nuits précédant le solstice. Tu disais même : "Pour la lumière! Allons, prenons de l'avance sur la Fête !"

Alors que Jeanne se souvint de la recherche de lumière de son époux, les avents venus, elle revit l'image des bougies allumées, disséminées dans leur salon, de sa joie devant les flammes scintillantes aussi. C'était leur passé, leur belle histoire. Son présent lui parut, soudain, noir, si noir qu'elle entrevit le futur assombri, tant pour le jour à finir et la nuit arrivant que pour le lendemain.

De toute manière, la lumière des bougies de Jean, en décembre, c'était fini, pour elle. Elle ne renouvellera pas son rituel : les visites quotidiennes à sa tombe satisferaient suffisamment sa vie.

L'évocation de ces souvenirs avait redressé brièvement le dos de Jeanne, puis, la vision de la tombe fraîche le courba à nouveau et la replongea dans la tristesse dont elle s'était un moment éloignée. Tout en elle se noya brusquement dans l'effroi. Cette torpeur fut suivie d'un grand frisson qui la secoua de la tête aux pieds ; elle tomba dans ce qu'elle nomma, plus tard, un tsunami tant elle fut lourdement jetée au fond de sa détresse morale.

Debout, devant la tombe, elle frissonnait, Jeanne, glacée jusqu'aux os. Dents serrées, elle croisa les bras sur la poitrine. S'étreignit dans son manteau. Ainsi convulsée, elle appela fébrilement son époux, hurla son manque de lui, avant de chuter sur les fleurs ornant sa tombe. Le froid féroce qui l'engourdissait eut raison d'elle. Pas seulement le froid. Ses multiples allées et venues de la maison au cimetière, par tous les temps, si elles avaient entretenu l'impossible adieu à l'époux tant chéri, elles l'avaient usée, jetée dans le désir de le rejoindre.

Dans cette chute, et sa fâcheuse posture, le nez dans les chrysanthèmes, elle s'éloigna de la vie.

Pourtant, point de tunnel d'entrée vers l'Ailleurs, aucune lumière de Paradis ne l'accueillait. Était-elle plongée dans un rêve ? Était-elle morte ou vivante ? Elle pencha plutôt pour la vie puisqu'elle put penser que le grand frisson dont elle fut victime ne devait pas représenter le frisson solennel, annonciateur d'un début d'affection pulmonaire sérieuse, elle respirait trop bien. Ce frisson aurait pu être causé tout simplement par l'heure glaciale. Le désarroi qui l'habitait pouvait aussi l'avoir déclenché ; rien n'est impossible à la nature humaine si mal connue dans les recoins du triangle « corps, cœur et esprit » au centre duquel palpite l'âme.

Soudain des odeurs et des bruits nouveaux incitèrent Jeanne à ouvrir les yeux. Une étoile l'éblouit. Non, il s'agissait de la lumière d'une lampe de poche tenue par une personne qui tentait de la ramener à la réalité de ce triste jour de décembre tombant dans la nuit. Qui était cette personne ? Elle se souvint de la fillette, enfuie à toutes jambes après avoir déposé une lanterne et une boîte d'allumettes sur ses genoux. La petiote aurait-elle alerté quelqu'un ?

Loin de s'affoler, Jeanne comprit qu'on lui portait secours. Des bras protecteurs la réchauffaient. Ah ! De la chaleur ! Elle se sentait bien ; aussi bien que sur le banc du bosquet enveloppée dans sa houppelande en compagnie de Jean. Tout en elle vibrait : le corps acceptait que la vie renaisse, l'esprit répétait que c'était bien ainsi, le cœur souriait reconnaissant, alors que l'âme semblait s'éveiller à nouveau.

À suivre

Pierrette Kirchner-Zufferey

LA LIGNE MARGINALE

Déjà la ligne de la rame pétrissait les flots. Quelle est cette personne qui en nous sait déjà, et l'autre, feignant d'ignorer ? Où donc se trouve la frontière d'une pensée à l'autre, et voit-on seulement la trace d'un doux parchemin, lorsque la plume des saisons se soulève d'une page à l'autre ? Qui donc précisément vient nous murmurer à l'oreille, la délicatesse des mystères et nous indiquer réellement où se situe la frontière de cette ligne liquide, isolant, partageant, mais à la fois épiderme concave ou convexe, en lequel le marcheur souvent s'égare ? La droiture d'une hanche se creuse sous la caresse, la pulpe du doigt ne sait rien de la forme, seul l'amant perçoit les courbes, et sait qu'il chemine, sur l'endroit convoité…

Il est toujours une part de nous même consciente ou inconsciente, qui s'aventure en appréhendant, en sachant, et l'autre oubliant, ignorant la nature profonde des phénomènes, leurs formes et leurs dimensions intimes. Le corps ne se souvient rarement, ni ne se rappelle suffisamment à lui-même, l'instant des instincts, ni ne voit la nature des berceaux et des fosses, encore moins le parcours y menant, pour tout simplement vouloir et choisir d'être.

La ligne d'embarcation, de démarcation, d'intrication, espèce de droite devenant courbe, circonvoisine, comme nos idées, ou la folie…

La folie… Cette manière trop lucide qu'elle a, de ne plus être à nous. Elle est la résultante finale de ce qu'il se passe entre l'orée d'ombres fugaces et disparates, déclinante même, menant d'un espace à un autre, le rond point zéro, entre une diastole et systole, et que l'observateur n'a pu saisir qu'en une zone sans plus aucun point de chute, ni référent.

Le silence de la perception, le survécu insupportable et cauchemardesque de la perte d'un soi morcelé, le Légion décrit par les traditions. Qui donc cherche à trouver la forme de l'air ou de l'eau ? Et si la ligne marginale, droite ou parallèle, se retrouvait recourbée ou démultipliée, comme les scissures et circonvolutions du cerveau humain ? Et si peu de place nous permettait à tous, de s'y mouvoir, comme se meuvent nos fluides à l'intérieur des artérioles, et que ce si peu de place, finalement, n'autorisait qu'une relativité restreinte d'espace et de temps, ici et là, aussi ?

La ligne marginale est le couperet de la lucidité, de l'écart entre l'idiotisme et le fleuve, le grand fleuve écoulant la masse des flots visant un même lieu, bien plus abyssal qu'océanique. Car, celui qui se met en marge de la multitude, ne le fait souvent que par provocation sociale, ou en réaction contre l'autorité parentale et éducative, mais aussi bien plus fréquemment encore, par une vision globale et stellaire d'horizons galaxies devenant pour lui bien plus effrayant, qu'un bâillon sur les yeux.

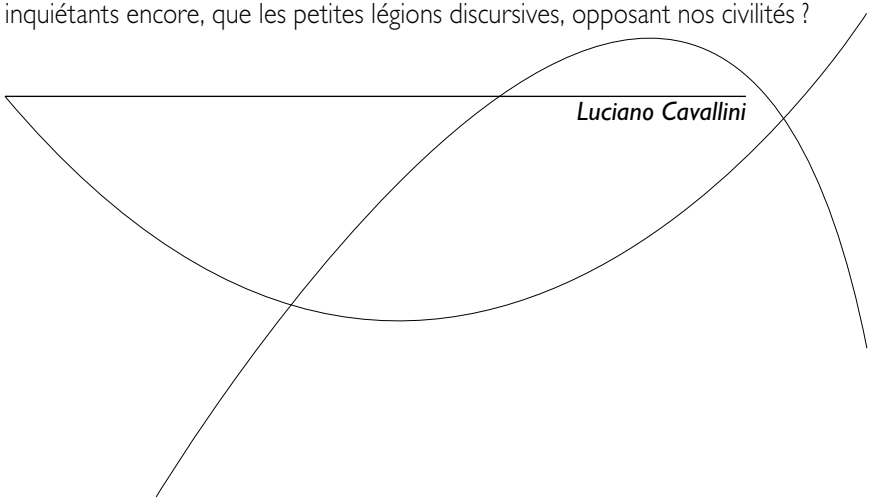
Se mettre en marge, signifie déjà que l'on puisse percevoir la tabulation humaine, la mécanicité découlant d'une marée d'inertie n'engendrant que des réactions en

cascades, purement automatiques, anachroniques. La marginalisation demande d'abord l'acquis d'une certaine force prédominante, puis, par tropisme d'endurance psycho physique forgeant le courage et la détermination, de SAVOIR que nous nous trouvons face aux bornes d'une prison aussi épaisse et impalpable que les ténèbres.

La position la plus inconfortable pour celui qui est en recherche de liberté, est celle de méconnaître totalement la forme de sa cellule, de n'avoir aucune vision des bornes fixées et délimitant par cela ses espaces intimes.

Si l'on résume la ligne marginale, en un lieu précis autre qu'à l'intérieur de soi, on est sûr de s'éparpiller bien plus encore. Les prisons du monde ne sont façonnées que par nos propres cellules. Le devoir imparfait d'être, pour se connaître, de conjuguer les espaces et temps afin d'obtenir dans le meilleur des cas, certains éléments de quêtes, devrait être ce bûcher ne nous laissant aucun répit autre, que celui de brûler pour cette vérité. Oser. Oser le feu de la passion, le feu de la connaissance, la solitude, la contemplation, tissant ce funambulisme entre le berceau et la fosse. Le fil d'Ariane, bien au-dessus de Dédale et du Minotaure.

La trouvez-vous, la voyez-vous se profiler, dans la pénombre des pensées, sous le poids des actions ? La sentez-vous parfois à la limite de la rupture, sonnant sous le vacarme de ce monde monnayé par les doigts de la concupiscence ? Mais, en même temps, lorsque tremble l'épaule du crépuscule sur le lac, au silence de la brindille perçant le macadam, entre les franges d'un ruisseau, sur les étangs de chlorophylle effleurés par les vents, entre les creux, les mousses, la rumeur d'une source, ne sentez-vous donc pas qu'à nos corps la terre est reliée par une brindille? Que cette terre même par delà les actions humaines, Est ce qui EST, et ne se différencie point du Vivant Gigantesque et des gouffres sidéraux de nos provenances, bien plus inquiétants encore, que les petites légions discursives, opposant nos civilités ?



Luciano Cavallini

À TEMPS PERDU

C'est la sixième de la semaine. Quelques mois plus tôt, Marie aurait paniqué, mais aujourd'hui elle se contente de hausser les épaules avant de ramasser cette seconde morte tombée au pied de l'horloge. Une petite seconde de rien du tout, frêle, à peine sortie du nid. Elle n'aura pas vécu longtemps, songe Marie en la déposant dans la boîte déjà remplie de centaines de ses congénères.

La première fois qu'elle trouva une seconde morte dans le salon – à quatre mètres au moins de l'horloge, prouvant que l'agonisante, sachant son heure venue, s'était débattue en vain, gagnant des centièmes comme elle pouvait –, Marie s'affola. Seule à la maison, elle chercha à joindre Patrick puis, comme il ne répondait pas, contacta le service des temps modernes. On lui passa le département du temps mort, dont le préposé, qui mâchait ses mots (sans les avaler, ce qui lui donnait une diction pâteuse de lendemain d'hier), s'avoua perplexe :

En général, les secondes se cachent pour mourir, chère madame. Je ne comprends pas.

Serait-ce un dérèglement du temps ?

Je ne pense pas. Les minutes se portaient comment ?

Bien, me semble-t-il. Vous croyez qu'un check-up… ?

Si vous avez le temps, ce serait bien.

Marie aurait bien voulu un conseil de dernière minute, cependant le préposé avait d'autres chats à fouetter (à cause des souris, ajouta-t-il) et raccrocha. Un rapide contrôle permit à Marie de constater que les minutes étaient bien portantes. Toutefois, les semaines suivantes, d'autres secondes moururent et finirent par former des minutes, lesquelles s'en trouvèrent amoindries. Marie craignait la fin des temps. Elle se levait à la première heure pour guetter le trépas de la trois mille six centième seconde, ce qui arriva un jour, alors que Patrick était en retard (d'un quart d'heure bien vivant) et que Marie tentait une réanimation sur la mourante, pourtant dodue – une belle grosse seconde, enceinte de la suivante –, qui expira dans sa main (on sauva la suivante de justesse).

Au bout de quelques mois, Marie ne travailla plus qu'à temps partiel car, ne sachant jamais quelle seconde allait mourir (cela arrivait aussi bien par beau que par mauvais temps) elle essayait d'être à leur chevet l'instant venu. Souvent, elle les trouvait déjà froides ou en passe de l'être. Ce spectacle lui déchirait le cœur à chaque fois, plus elle s'imaginait manquer de temps plus il rétrécissait, bientôt le tour du cadran se ferait en dix minutes, alors elle tenta d'arrêter l'horloge en se disant que les secondes deviendraient immortelles – elle constata bien vite (en ravalant les larmes qu'elle aurait voulu vomir) qu'il est vain de vouloir stopper la marche des jours puisqu'ils

sont incapables de rester sur place à cause des nuits toujours sur leurs talons.

La solution émergea du cerveau d'une amie qui avait perdu beaucoup de temps à essayer d'en gagner. C'est ainsi qu'aujourd'hui, sa boîte ouverte devant elle, comme tous les samedis depuis un mois, Marie vend ses secondes mortes au marché. Elle gagne bien, car les gens ont toujours un petit faible pour le malheur d'autrui (les pauvres, comme elles ont dû souffrir) et les objets excentriques (Vous n'imaginerez jamais ce que j'ai dégotté ce matin, vous allez aaadorer !). Et puis Marie se sent soulagée en se persuadant que ces secondes ne sont pas mortes pour rien : entre les mains des clients, elles peuvent tutoyer l'éternité.

Olivier Chapuis

AUTANT EN EMPORTE LE TEMPS

Sa boutique avait pignon sur une rue très passante. La patronne n'y proposait pourtant point de pignons, mais des heures pour le bonheur de ses clients. Des heures de tout et de rien pour le plaisir ou pour offrir. Heures de renseignement à deux francs la minute, sur un ton sirupeux. Heures de loisir filant ventre à terre ou heures de labeur élevées en plein air. Des heures de pointe. Des quatre-heures. Des heures de sexe et de luxure, bien sûr, parmi les plus prisées. Et pour les nostalgiques, des heures sabbatiques, qui ne vous laissent, quand elles se font la belle, que le ravissement de les avoir côtoyées un instant. Sans oublier les heures de barreau si chères qu'il fallait les garder dans un coffre-fort. Pour les minutes d'un procès.

La dame se targuait de répondre à toutes les demandes, même les plus insolites. Un beau jour néanmoins, un client pas comme les autres fit tintinnabuler la porte de sa boutique. C'était un petit homme dont les années n'avaient émoussé la candeur et qui, au crépuscule de sa vie, semblait n'avoir point encore assouvi sa quête. Il craignait de voir sonner son heure sans avoir eu le temps de saisir l'essentiel. Il voulait non pas une heure de quoi que ce soit que la marchande eût en vitrine ou en catalogue, ni même une minute, mais une seconde seulement, juste pour la contempler.

En bonne commerçante, elle se récria. Diantre, on n'était pas dans une épicerie et ses heures chéries ne se laisseraient pas de la sorte découper en rondelles. Les tronçonner, il n'en était simplement pas question. Le chaland écouta tristement ce flot de récriminations. Son désarroi faisait peine à voir et eût peut-être infléchi la dame, s'il n'eût été quasiment l'heure de fermer boutique. Avant que l'incongru n'ait pu repartir, déçu et encore amoindri par cet échec, un client de dernière minute, qui en était aussi un de la première heure, franchit le seuil.

Que me vaut l'honneur ?

J'avais une heure à perdre.

À la bonne heure, répondit poliment celle qui n'oubliait jamais que le client est roi, fut-il inopportun.

L'aïeul ayant dressé l'oreille interpella le souverain :

M'en concéderiez-vous une seconde, à moi qui pour avoir longtemps vécu à cent à l'heure, suis passé sans doute à côté du bonheur ?

Des secondes, j'en ai à revendre moi qui m'ennuie à cent sous l'heure.

Comme cet habitué dépensait souvent sans compter, la boutiquière s'abstint de lui faire remarquer que son offre relevait de la concurrence déloyale. Déjà il avait concédé une pleine poignée de secondes au petit homme incrédule qui les laissait couler sans même tenter de les rattraper.

Elles sont fugaces, observa-t-il enfin, dépité de se retrouver les mains vides.

Il faut en occire une si vous souhaitez pouvoir la contempler à votre aise.

C'est que je n'ai jamais fait de mal à une mouche.

Rien de plus facile pourtant que de leur porter l'estocade, n'importe quel jeu débile en achève une myriade.

Sûr de lui, il convia les autres protagonistes de ce récit à un baccarat qui emporta une heure entière dans le trépas. La dernière seconde se débattit plus vivement que les précédentes et au moment de rendre l'âme, mordit à pleines dents l'instigateur du massacre.

Vous avez du sang sur les mains, s'affola le petit homme.

Ne vous inquiétez pas, c'est le mien.

Il ne croyait pas si bien dire, le client, car à vouloir tuer le temps, c'est soi-même qu'on finit par précipiter dans la tombe. Brusquement conscients de l'enjeu et marris de cette hécatombe, tous trois observèrent une minute de silence.

Sabine Dormond

SYRIE – LES HIRONDELLES CRIENT

Jo(sette) Pellet
éditions Unicité

Lors d'une récente soirée organisée par l'Association Vaudoise des Écrivains, j'ai écouté des haïkus lus par Jo(sette) Pellet et Yvette Théraulaz. Cette lecture émouvante m'a donné envie d'en lire le recueil illustré avec des encres de Patrice Duret.

Les haïkus? Des poèmes très courts, de trois vers, d'origine japonaise. En principe de cinq, sept et cinq syllabes, par analogie avec la composition nipponne. Mais il est précisé sur la couverture du recueil qu'il contient aussi bien des senryûs - le senryû est une variante du haïku - que d'autres tercets.

Jo Pellet m'a prévenu d'ailleurs ce soir-là que ses tercets ne respectaient pas toujours la règle des dix-sept. Aussi la meilleure attitude pour apprécier ces différentes formes de tercets est-elle de laisser libre cours aux sensations que les mots prononcés procurent: leurs sons, bien sûr, mais aussi les images qu'ils permettent de visualiser.

Comme les haïkus ou tercets sont des poèmes très courts, il est d'usage de les lire deux fois pour mieux s'en pénétrer. Deux fois ne sont effectivement pas de trop…

Jo Pellet s'est rendue trois fois en Syrie, la première fois en juillet 2007, la dernière au printemps 2010, donc avant que l'insurrection puis la guerre civile ne se déclenchent. Délibérément elle a mis en vis-à-vis des poèmes du temps de paix, inspirés des lieux et des êtres humains visités, et des poèmes du temps de guerre, inspirés de news recueillies sur la situation actuelle du pays.

À partir de cette lecture double, aussi bien par le regard que par la répétition, l'auditeur de ces poèmes en vient très naturellement à partager l'amour que porte l'auteur à la population syrienne, et à être habité, comme elle, par davantage de questions que de certitudes. Il n'est qu'une certitude, toutefois, et, dans sa préface, Serge Tomé l'exprime très bien quand il dit que Jo Pellet a choisi son camp, celui des civils.

Composer des poèmes aussi courts relève de la gageure, car le risque est grand de ne pas créer de sensations.

Quelques exemples seront certainement plus éloquents que toute démonstration pour donner envie de faire connaissance avec les courts poèmes de Jo Pellet. J'ai donc choisi de citer trois de ces poèmes du temps de paix qui m'ont parlé:

Rejetant mon aide/ il tâtonne avec sa canne/ entre les klaxons

La mère voilée/ les filles en cheveux /déroutés les garçons

Elle ravissante /lui plutôt vieux et balourd /amour ou tradition?

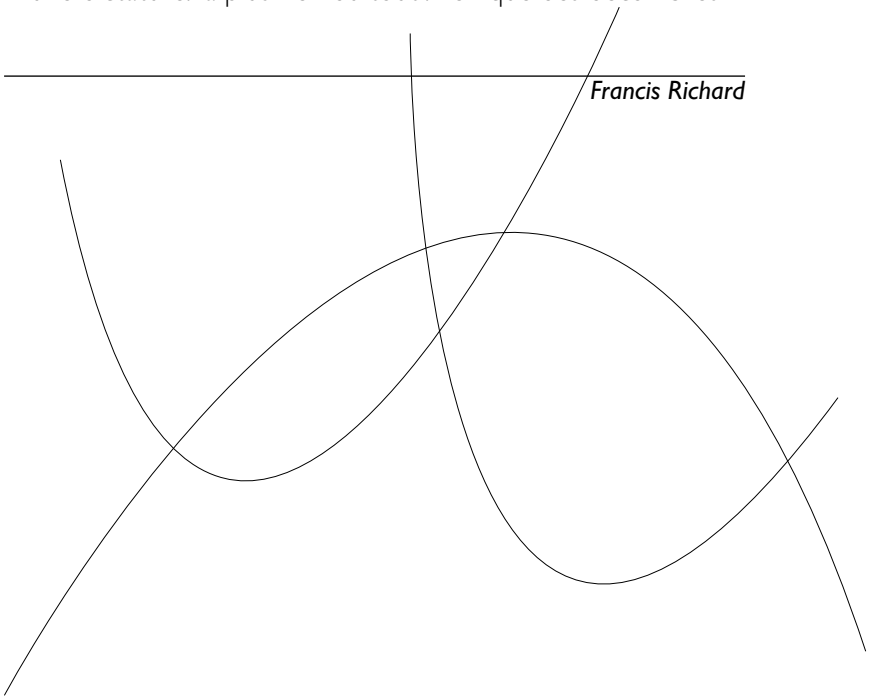
Et trois du temps de guerre qui m'ont fait frémir:

Amputé des deux jambes/ suppliant qu'on les lui rende /cris désespérés

Un Mig volant bas/ bombarde la ville /qui va mourir aujourd'hui?

D'une dictature/ à plus rien du tout /rien que des décombres

Francis Richard



DON QUICHOTTE SUR LE RETOUR

Sabine Dormond
Mon Village, 2013

L'écrivain Sabine Dormond a un scoop : Don Quichotte revient! Il s'est réincarné! Il a même rencontré sa Dulcinée, une dame au physique « qu'il n'est pas donné à chacun d'apprécier ». Le lecteur est accueilli par un style très écrit, quasi soutenu, qui ne s'interdit pas de jouer avec les mots (c'est quoi, une salade?), ni de créer des néologismes qui tapent à l'œil, et encore moins d'assumer sa part de suissitude.

Le premier chapitre constitue une jolie trouvaille, qui place haut le statut de l'écrivain. L'auteur, en effet, met en scène Dieu himself dans son rôle de maître du monde, et utilise, pour ce faire, le champ lexical de l'écriture. Pour le lecteur, le résultat est évident: l'écrivain est un dieu pour ses personnages. Et il est important de comprendre ici que Dieu et la littérature sont associés.

Dès lors, le cœur de l'intrigue réside dans une affaire de couple qui s'approche, se lasse, se perd, se cherche et se retrouve - de manière élastique, comme le suggère d'emblée le saut à l'élastique que Kessler-Quichotte offre à son épouse pour le premier anniversaire de son amour. Ce saut à l'élastique, préfiguration en positif d'un saut suicidaire décrit plus loin, n'est d'ailleurs rien d'autre qu'un avatar d'une constante de ce roman: l'irrésistible attraction vers le haut.

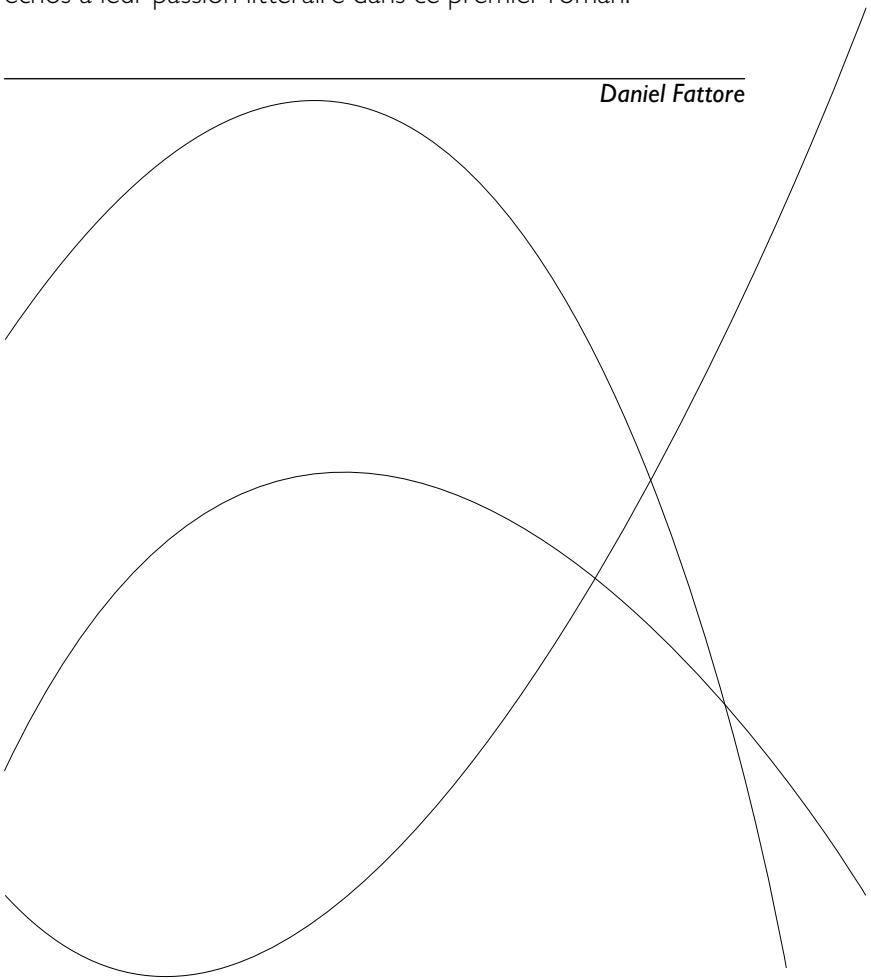
Pour ce qui est de l'intrigue, elle fait allusion à certains contours de la geste de Don Quichotte de Cervantès: le lecteur découvrira Sancho Pahud et sa Harley, reconnaîtra dans les éoliennes les moulins à vent que Don Quichotte combattait. Il regrettera peut-être de ne pas savoir ce qu'il advient de l'arrivée, réelle ou imaginée, d'extraterrestres dans le canton de Vaud.

De même, le lecteur se sentira désarçonné par l'accélération du temps du récit en fin de roman. Cette accélération est cependant délibérée: l'auteur l'utilise même pour surprendre son lecteur, en dévoilant brutalement, par des actes et des faits qui ont tout du coup de théâtre, l'âge réel de la fameuse Pauline. Le basculement vers le troisième âge et l'accélération du temps du récit ont de quoi sidérer… mais trouve son sens dans une impression, sans doute partagée par plus d'un lecteur, que plus la vie va, plus le temps paraît filer rapidement. Elle met en mots ce que chacun ressent: un jour, brutalement, on se trouve vieux.

Enfin, « Don Quichotte sur le retour » peut se lire en fonction de cet adage qui veut que la lecture est un vice impuni: Dulcinée cherche à dissuader son amant de lire afin qu'il remette un peu les pieds sur terre, mais, dans son plus grand secret d'écrivain, nourrit le vice…

Astucieusement troussé, riche en jolies trouvailles, « Don Quichotte sur le retour » devrait séduire pas mal de monde: les lecteurs qui se demandent s'ils sont drogués aux livres, entre autres; mais aussi les amoureux de Don Quichotte et de son univers, qui trouveront sans aucun doute quelques échos à leur passion littéraire dans ce premier roman.

Daniel Fattore



UN ÉTÉ DE TROP

Isabelle Aeschlimann
Plaisir de lire

« L'amour a ses raisons que la raison ne connaît point. »

Ce célèbre aphorisme de Blaise Pascal, placé en exergue de la troisième partie du premier roman d'Isabelle Aeschlimann, le résume fort bien. Car ce roman traite de l'amour impossible, déraisonnable, entre un homme et une femme.

Cet amour est impossible pour plusieurs raisons et notamment parce qu'il est plus âgé qu'elle, de quinze ans, qu'il est marié et qu'elle est célibataire, qu'ils ont tous deux des scrupules.

Il y a huit ans Lola est venue de Suisse passer trois mois, comme jeune fille au pair, dans une famille d'une petite ville d'Allemagne, Offenburg.

Markus et Andrea Kaiser sont mariés depuis douze ans. Ils ont trois petits enfants, deux filles et un tout petit garçon. Un été, qui s'avérera de trop pour Lola, ils font appel à elle pour donner un coup de main à Andrea.

Markus et Lola très vite se sentent faits l'un pour l'autre, mais n'osent pas se l'avouer à eux-mêmes, ni même se l'avouer vraiment l'un à l'autre.

Ils se rapprochent, font des choses ensemble, vont même un jour jusqu'à s'embrasser, mais il ne se passe rien de plus entre eux, au cours des trois mois d'été que Lola passe chez Andrea et Markus.

Il faut dire qu'à l'époque elle a dix-sept ans et lui trente-deux et qu'ils savent pertinemment l'un comme l'autre qu'il n'est pas possible de franchir les pas suivants.

Huit ans plus tard, le hasard - mais est-ce un hasard? - les fait se rencontrer à nouveau, de manière improbable. Maintenant, il a quarante ans et elle vingt-cinq.

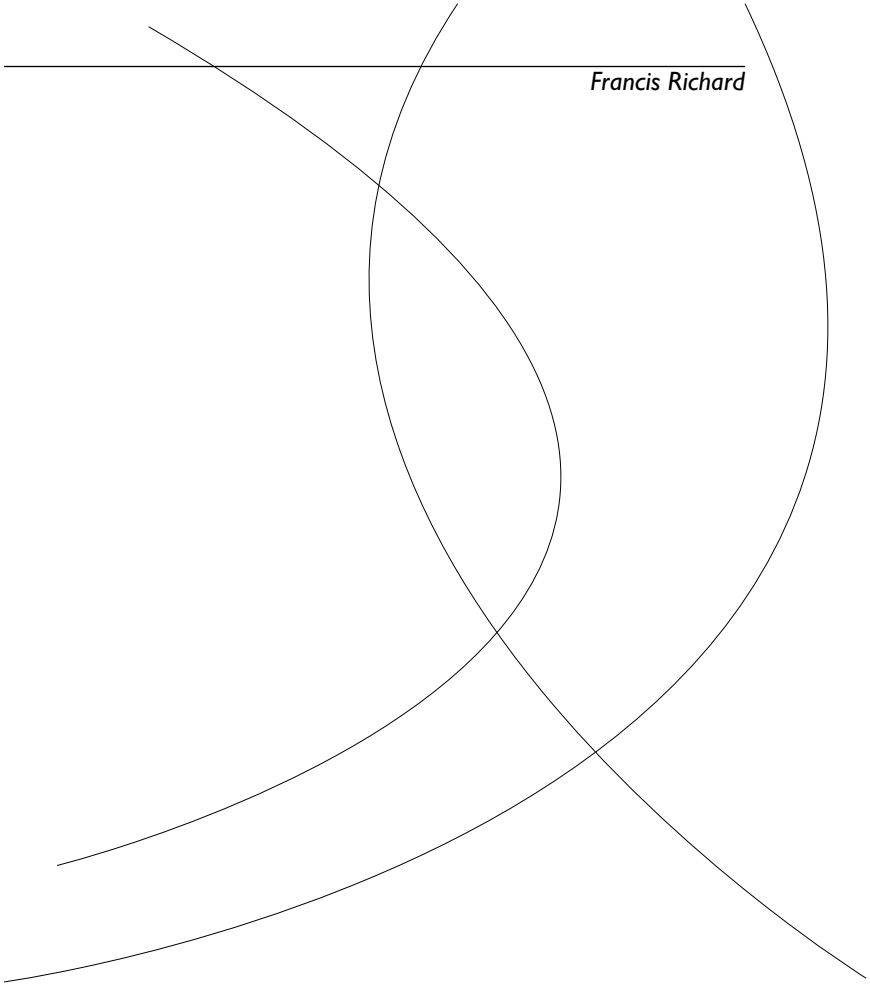
Isabelle Aeschlimann raconte l'histoire d'Émilie et de Markus et de ses multiples rebondissements - on ne vagabonde pas impunément - en faisant connaître au lecteur leurs pensées intimes. L'auteur est à l'aise quand elle prête ces pensées à Markus et à Émilie. Elle se met en effet aussi bien à la place d'un homme que d'une femme. Ce qui donne de l'authenticité à cette histoire d'un amour.

Cette manière de raconter a l'avantage de rendre Markus et Émilie familiers au lecteur qui se fait compatissant et soucieux de ce qui peut leur arriver. Ils lui deviennent d'autant plus sympathiques qu'ils ne sont justement pas dépourvus de scrupules et, donc, dignes d'intérêt humain.

Jusqu'au bout le lecteur se demande si les amants devront renoncer à leur amour, qui a grandi en maturité, ou s'ils pourront surmonter les obstacles qui ne manquent pas de se dresser sur leur route.

Isabelle Aeschlimann sait sonder les reins et les cœurs, sans tomber dans le pathos. Il n'y a pas une page de trop…

Francis Richard



LA CAUSERIE FASSBINDER

Jean-Yves Dubath
Hélice Hélas

Il y a quelque trois mois, j'ai lu une première fois le dernier roman de Jean-Yves Dubath. Mais je ne savais trop qu'en dire. J'avais l'impression de ne rien comprendre, et pourtant je n'étais pas insensible à la musique et à la magie du style. Alors, j'ai mis mon incompréhension sur le compte de la méconnaissance du sujet.

Cinq films de Rainer Werner Fassbinder, RWF, plus tard, j'ai relu la nuit dernière La causerie Fassbinder. Je ne prétends pas avoir tout compris, mais je suis entré davantage dans le livre, comme en terrain défriché par les images créées par le réalisateur munichois, qui se rêvait écrivain.

Car La causerie est un roman avant tout. Un roman singulier puisqu'il se présente sous la forme exclusive de dialogues entre cinq personnes - Axel, Didier, Gabriel, Lucien et Olive -, qui ont connu RWF ou, au moins, ont vu ses films quand ils sont sortis sur grand et petit écrans il y a plus de trente ans maintenant.

Le narrateur a connu de près Fassbinder et la ménagerie de ses acteurs et actrices (plus influente sur lui qu'on ne le pense). Comme l'a connu un certain Jean-Yves Dubath…

Ce roman est un hommage critique rendu au cinéaste allemand. L'auteur ne tombe donc pas pour autant dans l'hagiographie. Ainsi Gabriel dit-il, à un moment:

« Je croyais profondément qu'il fallait sans cesse aimer tout Rainer, jusque dans ses faiblesses, et non chercher l'eau limoneuse. »

Dans un des cinq films de RWF que j'ai vus cette dernière semaine, Effi Briest, où Hanna Schygulla joue le rôle d'Effi, le personnage titre se trouve assis au début et à la fin sur une balançoire de jardin. Cette balançoire est le symbole du parcours oscillatoire qu'il faut entreprendre pour devenir un fervent admirateur de Fassbinder.

Pour d'aucuns de ces admirateurs, cette balançoire est aussi le symbole de l'oscillation de leur âme qui ne sait plus vraiment ce qui est bien, ce qui est mal…

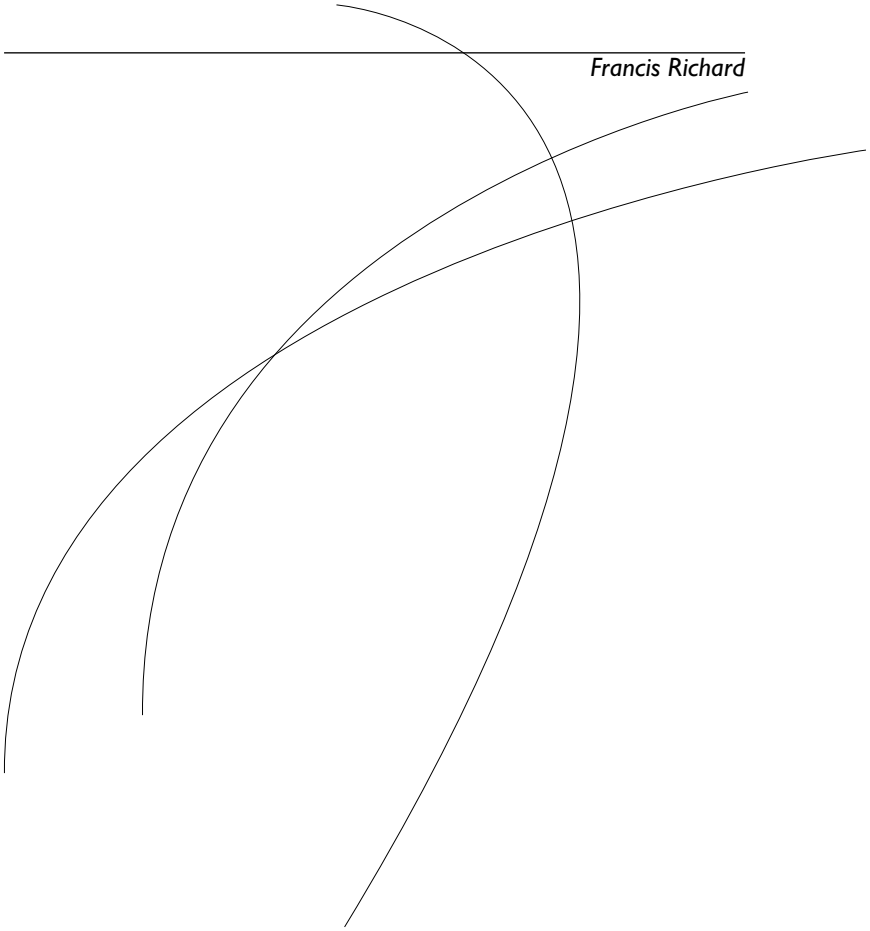
Les films de RWF se caractérisent par le malheur auquel se préparent, et pour lequel semblent éduquées, ses héroïnes, par leurs larmes, par leurs langueurs, par l'ennui que certaines peuvent même avoir d'être jeunes, par leur agonie ou leur déboussolement.

Quand le malheur frappe de petites gens, leur révolte se fait jour. Car il y a en RWF un briseur de codes et de tables de la loi… comme dans Maman Küsters s'en va au ciel.

Rainer Werner Fassbinder est mort jeune, à 37 ans, en 1982. Comme le dit Didier:

« C'est vraiment très dur, à la fin, de savoir que tout est déjà terminé après si peu d'années sur terre. »

Francis Richard



LE SOUS-BOIS

Anne-Frédérique Rochat
éditions Luce Wilquin

Bien souvent, dans une famille, il se trouve quelqu'un pour régenter tout le monde, évidemment pour le plus grand bien de chacun, ce quelqu'un s'estimant, en outre, indispensable. Dans la plupart des cas il s'agit du père, mais il est d'autres configurations possibles.

Tout cela avec les meilleures intentions, dont on dit que l'enfer serait pavé… Ce dont je ne doute pas un seul instant.

Anne-Frédérique Rochat a, pour sa part, choisi, comme thème de son deuxième roman, de s'intéresser à la première version, celle du microcosme familial, qui n'est pas moins édifiante que la seconde, celle du macrocosme « providentiel ».

La famille en question est composée des deux parents, Fanfan et Vilou, pour Fantine et Virgile, et de leurs deux filles, Charlène et Diane.

Fanfan et Vilou sont d'alertes sexagénaires, enfin, tout au moins pour ce qui est de la bagatelle, puisqu'ils ne craignent pas de continuer à faire grincer les lits après quarante ans de mariage… et de se faire des papouilles dès que l'envie les prend, oubliant tout le reste. Ils sont d'ailleurs toujours très inventifs quand il s'agit de se donner des petits noms tendres…

Charlène avait vingt ans quand Diane est née. Fanfan avait alors la quarantaine, l'âge que Charlène a aujourd'hui. Charlène se rappelle à propos de sa petite sœur Diane:

« On l'a tout de suite beaucoup aimée. C'était notre petite fille à tous les trois, Fantine, Virgile et moi, notre petit ange, notre fée. Sûrement qu'on l'a trop couvée. »

Diane rencontre, dans le cimetière de leur lieu de villégiature, Archibald, croque-mort de son état. Elle en tombe amoureuse et se retrouve bientôt dans son lit.

Charlène, qui n'a pas d'homme dans sa vie depuis son aventure avec Thibault, ne supporte pas tant que cela cette situation, même si, au besoin, elle recourt pour se calmer à un substitut aussi solitaire qu'elle peut l'être.

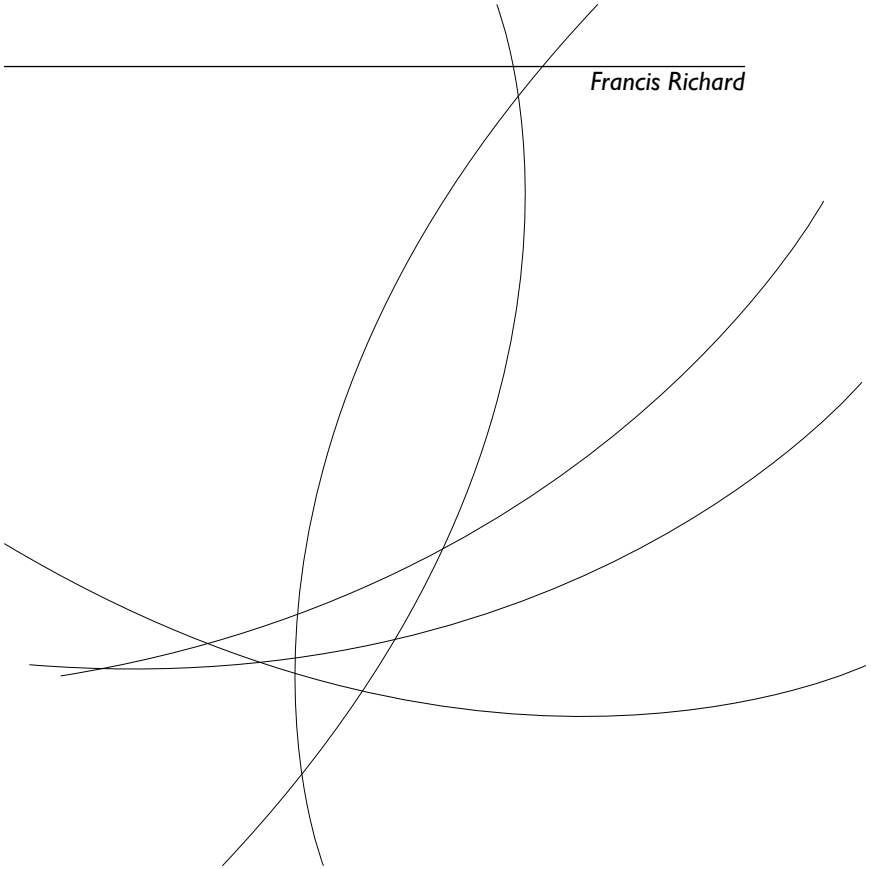
Aussi, quand Charlène découvre que Diane, sa « bouée de sauvetage », sa « raison de vivre », son « bébé », son « enfant », lui échappe, qui plus est avec un homme, est-elle toute bouleversée et se rend-elle malade.

Les choses rentreront-elles dans l'ordre? Charlène règnera-t-elle à nouveau sur cette famille d'abat-jouristes, qui a goûté à la liberté de faire ce qu'il lui plaît ? L'auteur ne le révèle qu'à la fin et laisse monter une tension maligne jusque là.

Charlène rapporte les dialogues et les habitudes criants de vérité des membres de cette famille ordinaire. Elle raconte sans pudeur tous les états d'âme par lesquels elle passe. Elle communique toute la tempête qui couve en elle et qui va faire basculer l'histoire.

Car un sous-bois, au sens propre, plein d'agréments, peut en cacher un autre, au sens figuré, inavouable.

Francis Richard



CHAMBRANLES ET EMBRASURES

Pierre Yves Lador
L'Aire

Déjanté.

C'est l'adjectif qui me vient à l'esprit pour qualifier Chambranles et embrasures et … Pierre Yves Lador.

Et sous ma plume, c'est un compliment…

Ce roman a la prétention d'être initiatique érotique onirique et ironique. Cette prétention n'est pas usurpée. Il est tout cela à la fois.

Le narrateur, ancien chimiste, sonne à la porte de belles amazones urbaines auxquelles il récite des poèmes, qu'il vend en plaquettes, en montant les étages des locatifs.

Ce poète scientifique essuie plus d'échecs que de succès, mais, chaque jour, au moins une femme l'accueille par curiosité:

« Une sur dix achète, une sur quinze fait l'amour, une sur cinq écoute. »

Un jour, cette femme qui lui fait l'amour, c'est Sophie. Son mari la trompe et elle ne lui rend la pareille, sans esprit de lendemain, qu'avec des visiteurs de hasard, femmes ou hommes, tels que lui.

Cette partie de jambes en l'air lui donne des ailes. Au sortir de la ville, le lendemain, il monte le long d'une route sinueuse, jusqu'à une propriété cossue.

La maîtresse de maison, Éliane, une riche veuve, l'accueille et lui pose nombre de questions insolites, puis lui propose un deal: il lui écrira chaque semaine un texte « sensuel, érotique même, d'une page », une histoire complète, qu'elle lui paiera vingt euros et qu'il lui apportera le vendredi. Après, il pourra en faire ce qu'il veut et le publier même, s'il veut en tirer plus d'argent…

Son premier texte n'enchante guère Éliane. Pour elle, il manque un peu de nerf. Elle lui demande alors ce qu'est pour lui l'érotisme. Il répond:

« C'est une porte ou plutôt une embrasure. »

Pierre Yves Lador est déjanté et son livre itou, ai-je peut-être écrit un peu vite au début de ce billet.

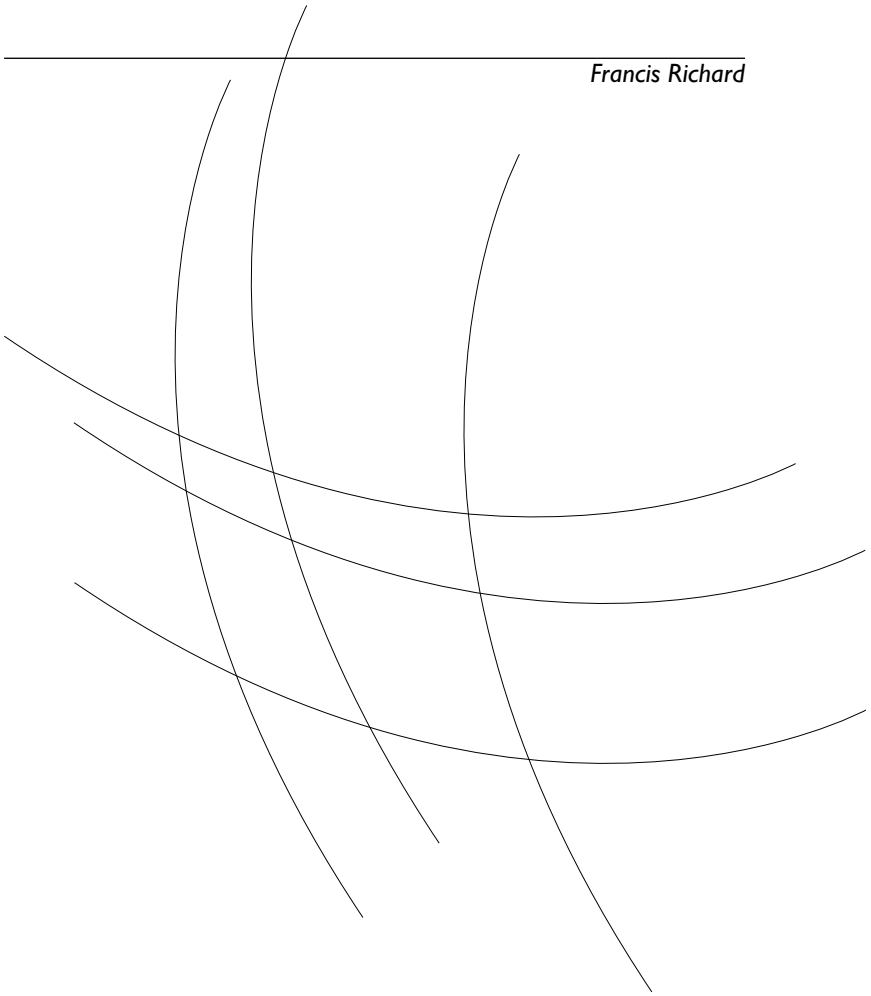
Car, après tout, les fantasmes - et Pierre Yves Lador en a à revendre : ce livre le prouve - ne sont-ils pas nécessaires à notre équilibre mental ?

En tout cas, Pierre Yves Lador séduit par sa liberté de ton et son ironie. Il séduit aussi parce que son narrateur, comme lui, n'a pas peur de se distinguer:

« Je ne suis que particulier, n'aime que le particulier, ne vis que le particulier. L'improbable est mon destin. »

J'en connais d'autres qui sont dans ce cas-là…

Francis Richard



GENS DU LAC

Janine Massard
roman, Bernard Campiche éditeur, 2013

Dans tous ses livres, Janine Massard s'intéresse aux destins ordinaires, aux humiliés, aux silencieux, aux petites gens, comme on dit. C'est le cas dans son dernier roman, qui est davantage une chronique des Gens du lac* qu'un véritable roman, d'ailleurs. Janine Massard excelle à reconstituer le quotidien des oubliés, de ceux (et celles, surtout) qui ne laissent pas de trace. Vies ordinaires, dédaignées, mais quelquefois héroïques…

Ils s'appelaient les deux Ami : Ami Gay père et Ami Gay fils, prénommé Paulus. Ils étaient pêcheurs à Rolle, petite ville au bord du lac Léman. Deux caractères bien trempés, obéissant aux ordres d'une virago autoritaire, Berthe, épouse du père et mère de Paulus. Tous les matins, ils vont poser leurs filets au large. Un travail dur et ingrat, car la pêche n'est pas toujours miraculeuse.

Au milieu du lac, dans les zones poissonneuses, ils côtoient leurs voisins de l'autre rive, les Français de Thonon, Anthy ou Evian. Les pêcheurs se connaissent. Ils sont souvent amis et solidaires, malgré la concurrence. Il y a une connivence des gens du lac, par-delà la frontière, que Janine Massard décrit très bien.

Survient la guerre, et bientôt la débâcle française : la frontière entre les deux pays, qui passe dans les eaux du lac, demeure invisible, mais elle est maintenant surveillée par des patrouilles côtières. La situation se complique dès 1942 : l'occupation devient visible avec l'arrivée des troupes allemandes. Et la frontière est de plus en plus surveillée…

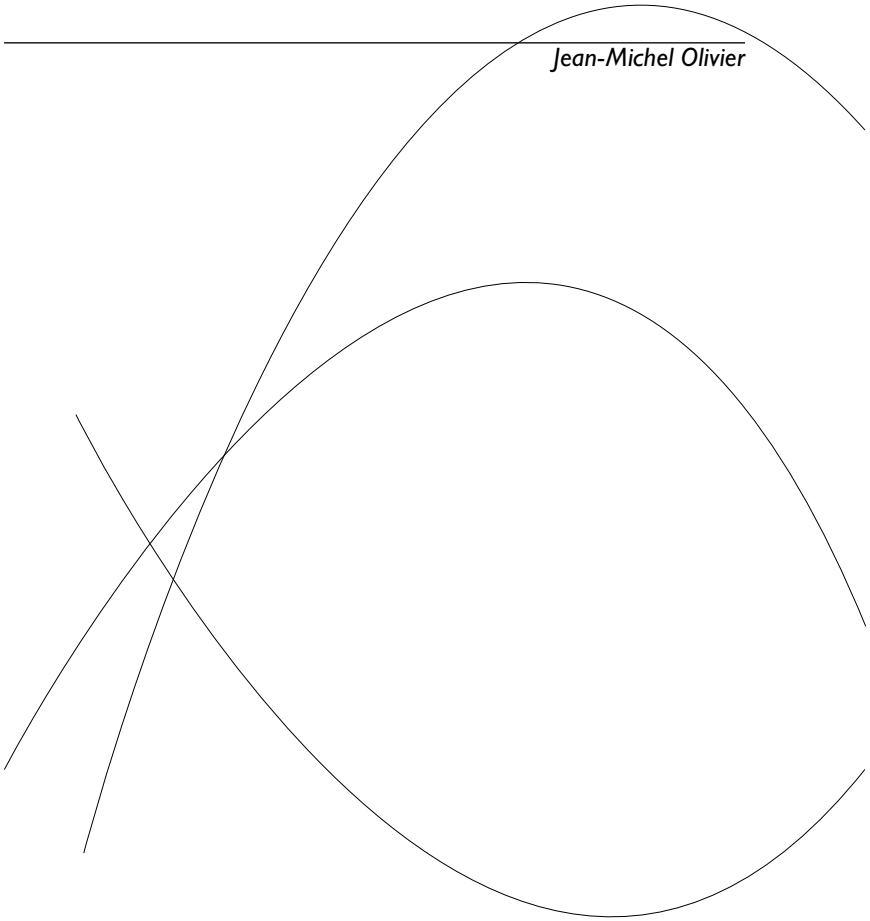
Cela n'empêche pas les pêcheurs d'accomplir leur métier, d'autant plus nécessaire que la nourriture est rare, des deux côtés d'ailleurs, et le poisson très prisé. C'est au milieu du lac que tout se joue : on se partage parfois la pêche, on fait passer en douce des marchandises de première nécessité, et bientôt des passagers clandestins. Hommes, femmes, enfants qui doivent fuir la France parce qu'ils sont recherchés ou persécutés. Ce n'est pas un acte d'héroïsme unique, mais une véritable filière de passage qui se met en place. Et les Ami Gay ne sont pas les seuls à narguer la police de la France occupée : les réfugiés arrivent sur toute la côte lémanique. Le plus célèbre étant Pierre Mendès-France qui débarque au port d'Allaman…

Ces héros ordinaires, Janine Massard reconstitue leur vie, leurs habitudes, leur visage. On en parle peu, car l'efficacité de leur engagement tient avant tout à leur silence. C'est le mérite de la romancière de les avoir tirés de ce silence. Après la guerre, les deux Ami ont été félicités par le gouvernement français pour leur acte d'héroïsme. Ils ont sauvé des dizaines de vies, mais peu de gens s'en souviennent encore.

Sauf les gens du lac…

Un beau livre, donc, qui se perd parfois dans l'anecdote psychologique (on perd alors de vue le centre névralgique du roman : l'histoire des deux Ami). À recommander à tous ceux qui ont la mémoire courte…

Jean-Michel Olivier



LES FRONTALIÈRES

Mousse Boulanger
L'Âge d'Homme

Comme le titre l'indique, il est question de frontière dans le dernier livre de Mousse Boulanger.

Mais, pas seulement.

Car, si le récit se passe géographiquement dans le Jura, à la frontière entre la Suisse et la France voisine, il se situe dans le temps un peu avant la Seconde Guerre mondiale.

Les frontalières sont une jeune mère, Berthe, et sa fille de douze ans, la narratrice.

Ils sont huit à la maison, qui se trouve dans la partie francophone du Canton de Berne, à Boncourt.

Le père travaille à l'usine et la mère tient la maison. Elle lit le feuilleton dans Le Démocrate, le journal des Rouges, c'est-à-dire celui des libéraux, tandis que Le Pays est celui des Noirs, les conservateurs.

Pour aller acheter des chaussures chez Boudalou ou un chapeau chez Monsieur René, le chapelier - les femmes portent encore des chapeaux -, il faut franchir la frontière, faire des kilomètres à bicyclette jusqu'à Delle ou en bus, à partir de là, jusqu'à Belfort.

À Favrois habitent des Suisses émigrés en France, les Gisiger. Si la frontière, qui n'est qu'un filtre, n'est pas si difficile que cela à franchir géographiquement, il existe une frontière bien plus étanche.

Les Gisiger sont en effet des étrangers en France et leur fils, Jérémie, s'est fait traiter de coitet par ses petits camarades. C'est pourquoi ses parents l'ont envoyé dans un internat en Suisse, du côté de Delémont.

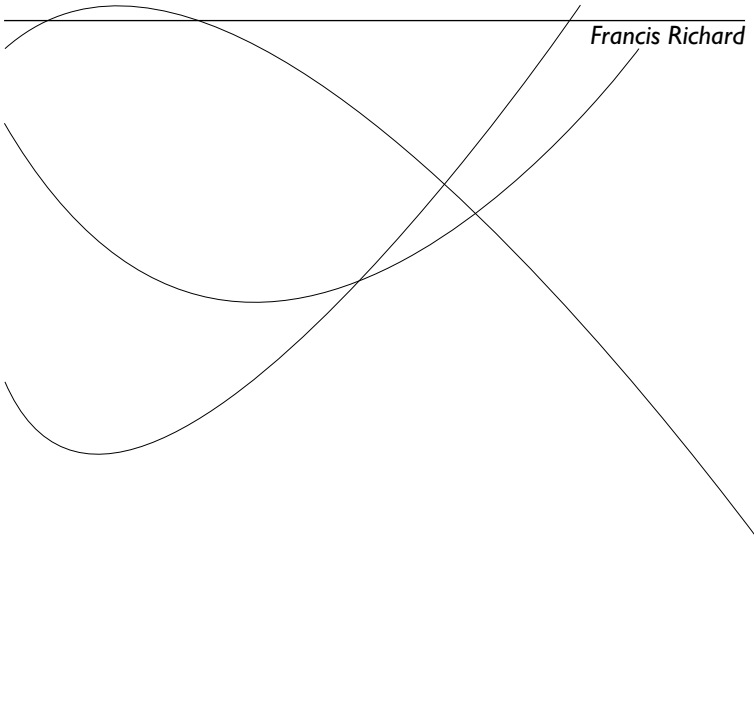
Des politiciens français tiennent des discours de haine et disent que « ces étrangers viennent manger le pain des patriotes », refrain connu, qui n'a pas disparu aujourd'hui… Alors ils préfèrent déménager et retourner en Suisse, à Charmoille, avant que la frontière ne se ferme s'il y a la guerre entre la France et l'Allemagne.

Pour aller chez le coiffeur Vetter il faut encore franchir la frontière et le récit de la permanente annuelle de sa mère vaut son pesant de bigoudis… Pour aiguiser sécateurs, cisailles, couteaux de boucherie et lames de faux, il faut se rendre auprès des cavolants qui sont annoncés par le tambour de la ville…

Mousse Boulanger nous fait revivre toute cette époque avec beaucoup de bonheur. Trois quarts de siècle se sont écoulés et, pourtant, ce monde ancien semble beaucoup plus éloigné dans le temps, même s'il existe des permanences…

La mère et la fille sont de véritables complices. Si la mère semble parfois perdue dans ses pensées ou ses calculs, elle garde bien, cependant, les pieds sur terre, et sa fille lui pose des questions qui peuvent sembler naïves, mais qui sont en fait frappées au coin du bon sens.

Une fois refermé ce livre charmant, on regrette qu'il soit déjà terminé, non pas par nostalgie d'un monde révolu, mais parce qu'il est justement charmant et plein de délicatesse humaine.



BABYLONE

Baptiste Naito
L'Aire

Ce premier roman se passe en 2001 et donne la parole à un jeune homme de 21 ans. Il a perdu son frère il y a un an, et il quitte ses parents souvent absents. Il a l'âge d'être adulte, mais doit encore le devenir. Sa fuite prend dès lors les allures d'un périple initiatique, intérieur et extérieur. De Genève, il part pour Lausanne ; là, les lieux sont parsemés de flyers et d'affiches annonçant une soirée techno d'envergure, Babylone – pour mémoire Babylone est la cité hérétique des Chrétiens, et la Jérusalem céleste des Rastas. D'autres éléments jalonnent le récit, tels que la question « Tu as été à Paléo ? », en référence au plus grand festival open air de Suisse. Au cours de son échappée, le héros rencontre plusieurs groupes de jeunes, mus par des énergies d'émancipation et de révolte différentes, entre mouvements collectifs de squat et épuisement du soi dans la recherche de l'ivresse. Le texte offre l'instantané d'une époque, avec les modes et coqueluches du moment, esthétiques, sociales, intellectuelles et culturelles.

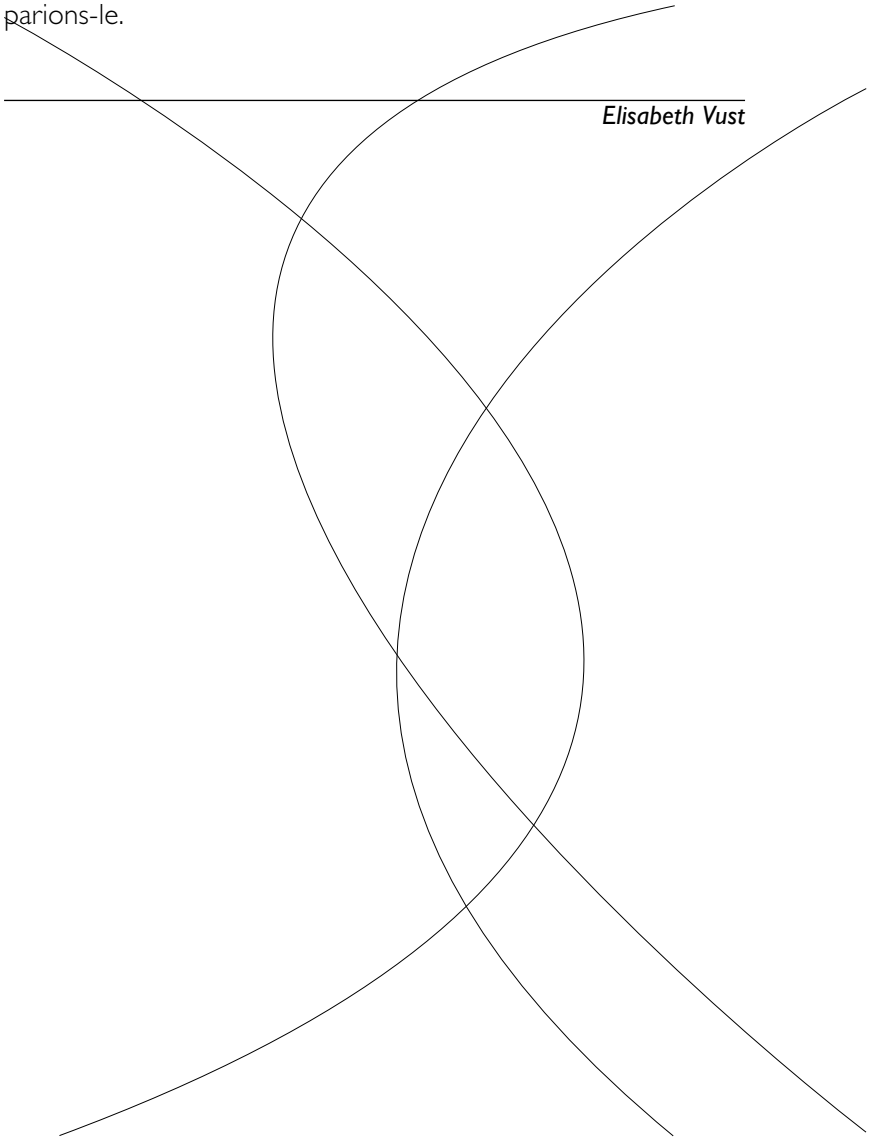
On se rend par ailleurs vite compte que le récit est truffé de références à la culture vaudoise, et plus précisément lausannoise, d'où une certaine opacité pour un non-familier de la région. Pour en revenir aux antiennes textuelles citées plus haut (« tu as été à Paléo ? », par exemple), celles-ci participent à la pulsation hypnotique du texte, où chaque rue traversée, parole entendue, échangée, nourriture avalée, chaîne tv zappée est répertoriée. Le fugueur a un regard acéré, qui vide pour ainsi dire les lieux, choses et gens de leur substance, tellement ils sont décrits jusqu'à l'os. Cet inventaire semble canaliser son inquiétude, qui contraste avec l'esprit d'insouciance et de fête dans lequel vit notamment l'ami l'hébergeant quelques jours.

Le narrateur-héros n'est pas nommé. Il est «détaché de lui-même», comme le dit bien la présentation de l'éditeur; cette distance alliée à un ton neutre soulignant la solitude du personnage m'a fait penser à L'Étranger de Camus. Comparaison écrasante pour un auteur trentenaire débutant, qui a pour l'anecdote consacré son mémoire universitaire au personnage d'Odette de Crécy dans la Recherche de Proust, dont il n'emprunte ici rien de la phrase-fleuve, tant s'en faut.

Cela dit, l'écriture blanche de Baptiste Naito n'est pas sèche, elle est à

l'image du héros, personnalité éponge, hypersensible, qui absorbe tout ce qu'elle voit, entend, ressent. Les émotions ne sont pas répertoriées ni décryptées, elles sont retenues et transparaissent une fois dans « une main qui tremble » et ce constat : « j'ai senti quelque chose se défaire en moi ». Et c'est seulement à la fin que les larmes coulent, dans un dénouement mouvementé et pathétique, où la chute provoque un changement de perspective et ramène au bercail le fils, maintenant prêt à partir vraiment, parions-le.

Elisabeth Vust



POUR QUELQUES STATIONS DE MÉTRO

Gilles de Montmollin
éditions Mon Village, 2013

Gilles de Montmollin publie un premier recueil de nouvelles. Il s'agit de petites saynètes contemporaines, d'instantanés de la vie lausannoise (même si la ville n'est qu'évoquée, et ne constitue jamais un personnage). Les textes sont très courts, et regroupés en trois parties thématiques : l'amour, les valeurs et la mort.

Le titre, « Pour quelques stations de métro », est doublement bien choisi : d'abord parce que le format des textes et du livre en rend la lecture bien appropriée dans les transports en commun, et parce qu'en mettant l'accent sur ce lieu singulier qu'est le métro (espace de déplacement, de rencontres, espace qui relie diverses parties de la ville entre elles), il peut agir comme dénominateur commun de l'ensemble des nouvelles.

Le ton est léger, notamment dans la première partie : l'écriture de Gilles de Montmollin est fraîche comme une brise qui s'engouffrerait dans la station « Bessières » du M2. L'auteur y parle de rencontres, de non-rencontres, de la beauté des femmes, de moments heureux sans verser dans la mièvrerie. Souffle sur l'ensemble une certaine sensualité (on note l'intérêt de l'auteur pour les jambes féminines aux muscles bien ciselés!), des corps se frôlent, se pressent contre, s'évitent…

La deuxième partie, rassemblée sous « les valeurs », nous a semblé un peu moins séduisante, car fonctionnant parfois sur une morale un peu attendue, comme dans la nouvelle « Réussite » qui suggère que la réussite financière n'apporte pas le bonheur, ou dans « les vraies valeurs » qui illustre l'adage selon lequel l'argent ne fait pas le bonheur. On aurait pu s'attendre à un traitement un peu plus original ou audacieux de ces valeurs…

La troisième partie, enfin, évoque la mort avec une certaine économie des mots, et parfois avec ironie.

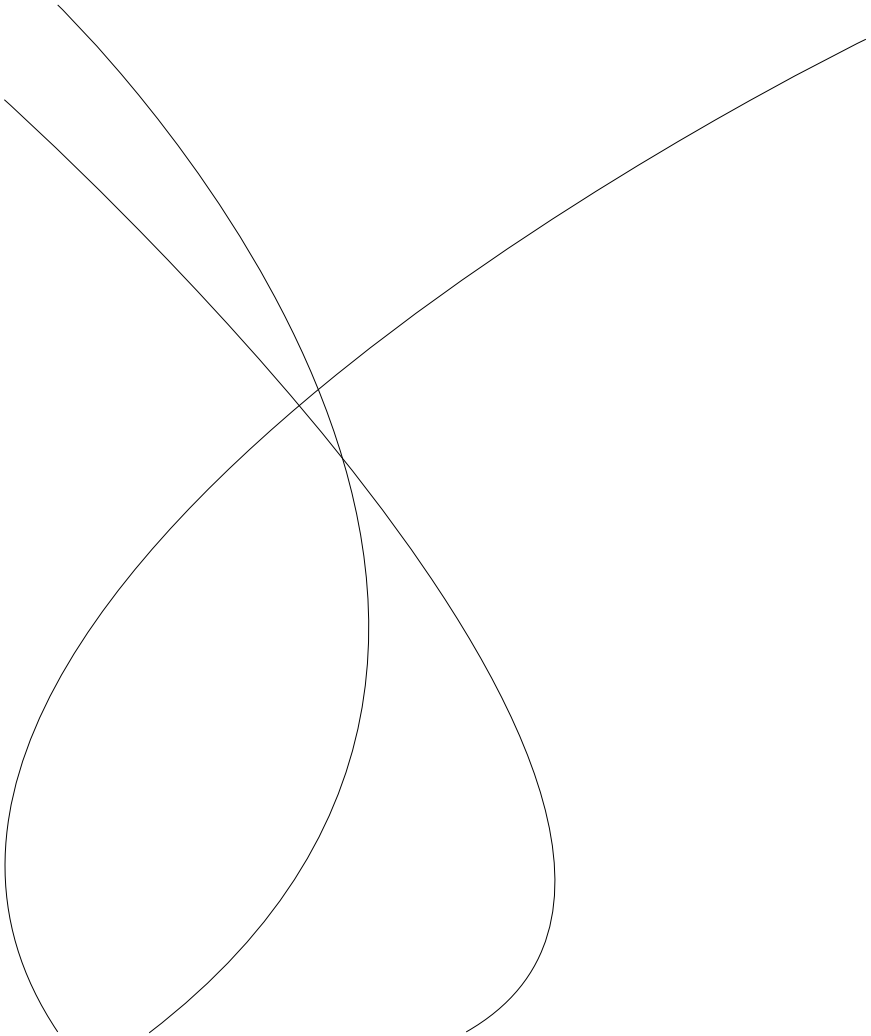
Au final, on a aimé les petites histoires de Gilles de Montmollin, en particulier celles qui « ne prennent pas parti » et racontent seulement ce qu'est la vie, sous différents angles.

- En amour, il y en a toujours un qui souffre et l'autre qui s'ennuie. Paraît qu'c'est du Balzac, avait déclaré le type à Angelo, de sa voix éraillée.

Le gars était clairement du côté de ceux qui souffrent: il était bourré et la lumière crue mettait en évidence les plis amers qui encadraient sa bouche.

Ce soir-là, Angelo avait mangé tard chez un vendeur de kebabs douteux. La salle respirait la tristesse de la vie, avec son mobilier en plastique et son éclairage au néon. Lui aussi avait un coup dans l'aile.

Julien Sansonnens



NE NEIGE-T-IL PAS AUSSI BLANC CHAQUE HIVER ?

Silvia Ricci Lempen
éditions d'En Bas

Connaissons-nous vraiment ceux que nous connaissons ? C'est une question que nous pouvons nous poser. Il y a en effet en chaque être humain une part de mystère. Cette part ne nous est pas seulement celée par les taiseux, mais tout autant par les volubiles.

Certes, d'aucuns lisent parfois dans des pensées des autres, mais il est toujours - et c'est heureux - quelque chose qui leur échappe.

Pour cerner la personnalité de Constance Dargaud, l'héroïne de Ne neige-t-il pas aussi blanc chaque hiver, Silvia Ricci Lempen multiplie les approches et son portrait se dessine par petites touches successives, sans pour autant apparaître jamais complètement dans toute sa nudité aux yeux du lecteur, à qui est laissé tout loisir d'imaginer.

Constance écrit un roman dans lequel elle transpose une part de sa vie. Elle écrit aussi des lettres, par courrier électronique, à son ancien amant, Gerhard, dont elle s'est séparée, sans qu'il ne comprenne trop bien pourquoi.

Et c'est Gerhard qui transmet un beau jour ledit roman à un éditeur, lui demandant de le publier sous le simple prénom de Constance, assorti d'une postface de son cru.

Comme dans le roman, Constance est une femme aux « yeux si clairs qu'il était difficile d'en soutenir le regard », aux « cheveux épais, entre le brun, le fauve et le violet ». Elle habite une grande maison retirée, dans la campagne, dont elle a hérité et où elle s'est installée, solitaire, pour écrire.

André a rencontré Constance par hasard, sur la route isolée menant chez elle. Nous ne saurons si le hasard a joué un même rôle dans la rencontre de Constance et de Gerhard qu'en lisant la postface de ce dernier.

Une phrase d'un de ses amants a frappé Constance, qui la confie dans une lettre électronique à Gerhard au premier tiers du livre :

« Ne neige-t-il pas aussi blanc chaque hiver ? » Constance l'avait alors interprétée comme « pour dire la candeur de l'amour » : « À présent je l'entends comme la révélation du tout petit peu que nous pouvons comprendre, à notre mesure humaine, de l'éternité. »

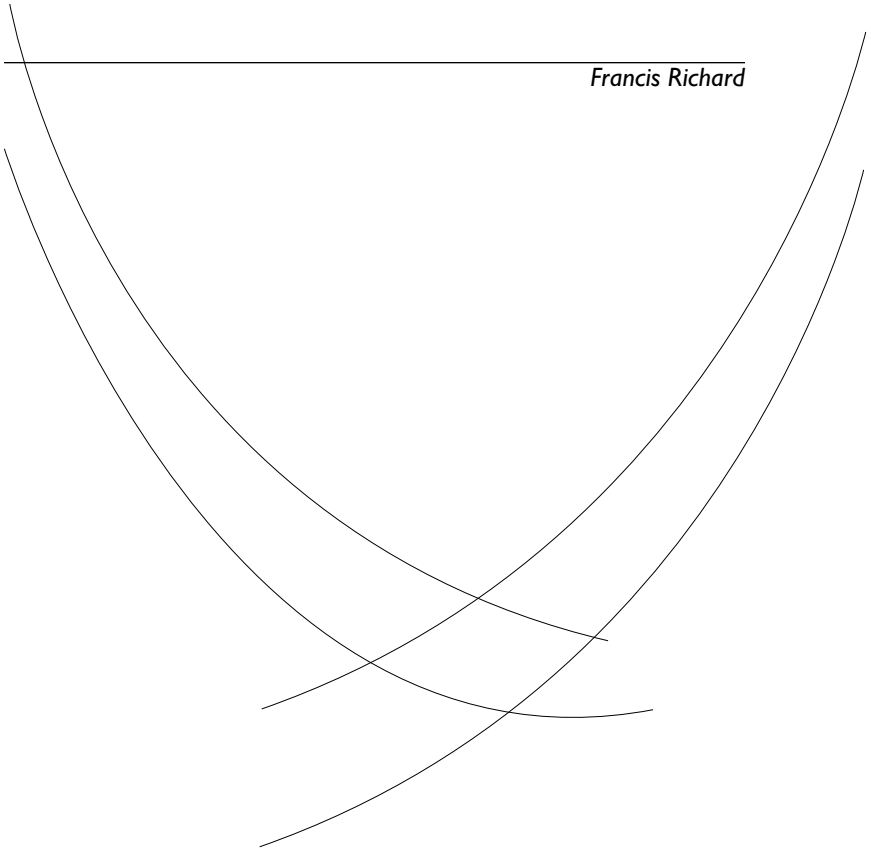
Dans cette même lettre électronique, elle donne une indication sur la signification qu'elle donne au disque de Phaestos : « L'histoire du disque, pour moi, c'est une histoire qui tourne en rond, qui n'a pas de solution, qui ne peut pas en avoir. »

Il faut dire que les deux faces de ce disque, reproduit sur la couverture du livre, sont recouvertes de signes en spirale qu'on n'a pas encore réussi à déchiffrer et qui donnent lieu à de multiples interprétations contradictoires, comme pourra le constater Gerhard.

Faut-il donc essayer de tout comprendre, de tout élucider ? Au fond, le charme de ce roman, comme dans la vraie vie, n'est-il pas de ne pas livrer tous ses secrets et de n'offrir d'autre solution que la disparition ?

Une solution de continuité en quelque sorte…

Francis Richard



LUCIANA GRISSEMANN

Le 21 janvier dernier, Luciana s'en allait discrètement pour rejoindre le long cortège des écrivains de ce coin de pays. Jamais complètement disparus puisque, grâce à leurs écrits, ils restent toujours parmi nous. Elle a peu écrit, mais était une passionnée des concours littéraires. C'est d'ailleurs par ce canal qu'elle fut connue comme auteure. Plus spécialement dans l'écriture de nouvelles originales. Le 3 septembre 2005, elle remportait une mention à quelques dixièmes de point du Scribe de bronze. Il lui avait peu manqué pour figurer dans le trio de tête…

Son excellente distinction et la publication d'un petit recueil ayant attiré l'œil du comité de l'époque, elle devint membre de l'Association vaudoise des écrivains dès cette date. Passionnée des arts, mais perturbée par des problèmes de santé allant en grandissant, elle participa encore à quelques concours littéraires organisés par l'Académie Européenne des Arts (AEA) et l'association Le Scribe. Finalement, elle renonça à concourir, trouvant que deux pages A4, c'était vraiment trop court pour exprimer ce que son imagination débordante lui commandait…

Les magnifiques oriflammes qui ornaient son chalet situé dès la sortie de Moudon sont maintenant en berne. Le souvenir de Luciana restera gravé dans le cœur de tous ceux qui eurent la chance de la côtoyer. Toute notre sympathie va à son époux qui l'a vraiment soutenue avec dévouement jusqu'au bout de sa longue route.

Michel (Didi) Dizerens-Poget

JEAN-VINCENT VERDONNET (1923 – 2013)

Né en 1923 en Savoie, il est mort tout récemment à Vétraz-Monthoux (près de Genève), en septembre 2013, donc à l'âge de 90 ans !

Ses recueils sont tous tirés à 1000 ex., chez Rougerie à Mortemart.

Style dépouillé, songe et contemplation de la nature, souvenirs fascinés de l'enfance et du temps essentiel d'avant la conscience de l'enfance, encore intouchée par la pensée humaine.

Il faisait partie de l'école de Rochefort (René-Guy Cadou, etc.)

Je dispose de 6 de ses livres :

« L'écorce écrit son testament » (1974)

« Espère et tremble » (1981)

« Ce qui demeure » (1984)

« Fugitif éclat de l'être » (1987)

« A chaque pas prenant congé » (1992)

« Où s'anime une trace - 1951-1979 » (1994)

…Sur la roue de l'espace/ le corps rompu de l'aube

Le fer d'un cheval sonde/ les rides du chemin

Le silence a pris la couleur/ des ardoises du crépuscule

À l'âtre qui mendie/ la salle jette/ des fagots d'ombre…

JVV

Luce Péclard
29.9.2013

Sillages est publié avec le soutien de :

Lausanne

COMMUNE DE MONTREUX

canton de vaud
LIBERTÉ ET PATRIE

ville de pully

service culturel
vevey
ville d'images

SOGEP
SOCIETE GENEVOISE DES PETROLES

À tous les écrivains de l'AVE, merci d'envoyer vos textes (max. 5000 signes) pour le n°85 de *Sillages* avant le 15 septembre à :

presidence@a-v-e.ch
Sabine Dormond
Rue de l'Ancien Stand 19
1820 Montreux

Merci aussi de vous adresser à Anne-Catherine Biner si vous souhaitez participer à un samedi littéraire à Saint-Pierre de Clages :

Anne-Catherine Biner
Case postale 15
1967 Bramois
www.webliterra.ch

COMITÉ AVE

Présidente
Sabine Dormond
021 963 94 94

Vice-président et trésorier
Olivier Chapuis
021 728 50 90

Secrétaire
Jérôme Plattner

Archives
Danielle Risse
danielle.risse@hispeed.ch

Événements
Nicole Frisch-Pichard

Salon du livre de Genève
Bruno Mercier

Responsable multimédia
Alex Wermeille

Le prochain Sillages (n°85) paraîtra vers la mi-octobre 2014
Abonnement : fr. 15.- (inclus dans la cotisation pour les membres)
www.a-v-e.ch

Illustration de couverture, maquette et mise en page: Bruno Arts (www.un-618.com)

Imprimé en République tchèque par FINIDR, sàrl.